

La Revue

BUENOSAIRESCONNECT

ISSN 3072-6897

Culture • Art de vivre • Voyages

Todo lo que siempre quisiste saber sobre

LA AMISTAD

(y que nunca te atreviste a preguntar)

El Día del amigo, Borges y Bioy, Jazmín y Susana, Mínujín y Peralta Ramos, Fogwill, los caballeros de la Edad media...

92

páginas

sobre el vínculo más potente



RENCONTRE AMICALE

ANDRÉS DUPRAT, scénariste et directeur du musée Bellas Artes



BUENOSAIRESconnect

ACCOMPAGNEMENT DANS VOTRE PROJET IMMOBILIER
Acompañamiento en tu proyecto inmobiliario

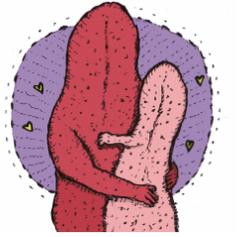
Achat/Vente | Compra/Venta
Location | Alquiler
Conseil | Asesoramiento
Recherche | Búsqueda
Gestion | Gestión

Nous sommes là pour vous aider à chacune des étapes !
¡Te ayudamos en cada etapa!
Héloïse, Clément & Camille

 <https://buenosairesconnect.com/>



La Revue BUENOSAIRESCONNECT



¿QUIÉNES SOMOS?

La Revue es un magazine franco-porteño impreso, distribuido de forma gratuita y editado por una asociación civil argentina sin fines de lucro. A través de la edición de esta revista y de la organización de nuestros eventos, buscamos crear sinergias y tejer puentes entre profesionales de diversos ámbitos (artes, cultura, turismo, expatriados, business). Existimos gracias al apoyo de nuestra comunidad.

¿CÓMO APOYAR EL PROYECTO?

- **Promocionar** tu actividad / empresa en nuestra revista a través de una publicidad / un publlirreportaje.
- **Participar** en la organización de nuestros eventos (producción, comida, bebidas, intervenciones culturales, música...).
- **Patrocinar** un evento.
- **Hacer una donación** a nuestra asociación.

Desde marzo 2024, nos apoyaron: Amae Lounge, TotalEnergies, Casa Pirque, Ribera del Cuarzo, Latitud Ushuaia Travel, Tierra Latina, Alianza Francesa, Embajada de Francia, Bar Jérôme, Merci, Le Marché, Champs Elysées, Ohlala Virginie, Señor Gvesso, Gary Collins, Cámara de Comercio e Industria Franco Argentina.

CONSEGUIR LA REVUE

¿Querés conseguir un ejemplar o más de La Revue?

- La próxima que viajes, pasate por los salones vip AMAE LOUNGE de los aeropuertos de Ezeiza y Aeroparque. Ahí nos vas a encontrar.
- También podés encontrar una revista en nuestra sede en Palermo.
- Otra opción: te la mandamos por correo. ¡Escribinos!

DONACIONES

Para enfrentar los costos de producción, La Revue acepta donaciones, patrocinios e intercambios. La impresión es una parte importante del presupuesto, la realización de los contenidos otra.

Donaciones en pesos con el alias: La.Revue.Conecta
Para otras monedas: contactarnos por mail.

PUBLICIDADES, PUBLIRREPORTAJES

Somos un equipo profesional, joven y entusiasta... Siempre en búsqueda de nuevas colaboraciones. Si te interesa comprar un espacio publicitario o conversar con nuestra redacción para armar el mejor publlirreportaje o también patrocinar un evento: ¡No dudes en contactarnos!

CONTACTO

Para todo eso, los mails de contacto son los siguientes:

Héloïse Velay : heloise@buenosairesconnect.com

Fabien Palem : fabien@buenosairesconnect.com

Seguinos en
Linkedin acá:



Instagram
acá:



La Revue

BUENOSAIRESCONNECT

Director editorial, Jefe de redacción:
Directora comercial:
Directora artística:

Fabien Palem
Héloïse Velay
Sofia Kauer

Colaboradores:

Yésica Brumec, Susana Ceballos, Gianina Covezzi, Apolonia Duarte, Alfred Germont, Celeste Gómez Foschi, Julián Gorodischer, Violeta Gorodischer, Santiago Hamelau, Santiago Llach, Pilar Lonzieme, Emmanuel Sticchi, Nicolas Zeisler, Monica Zwaig, Federico Peralta Ramos.

Correcciones:

Silvina Barroso, Nathalie Velay

Traducciones:

Claude Intard

Fotografía de la portada:

Gary Collins

Fotografías:

Gary Collins, Juan Tello Molinare, Pierre Morel, Mayte Pacheco, Anita Pouchard Serra, archivo Febbraro, archivo Fogwill (Biblioteca nacional).

Arte:

Gala Berger, Cecilia Closa, Carolina Defossé, Pablo Denipotti, Alfredo Dufour, Micaela Pedrozo, Peralta Ramos (colección privada Clarice Oliveira Tavares).

Maqueta:

Juan David Álvarez Larrea

Asistencia técnica:

Félix Velay, Hugo Amo

Redes:

**LinkedIn La Revue (Buenos Aires)
Instagram @larevueba**

Tirada:

2500 ejemplares

Gráfica:

LATINGRÁFICA (Rocamora 4161)

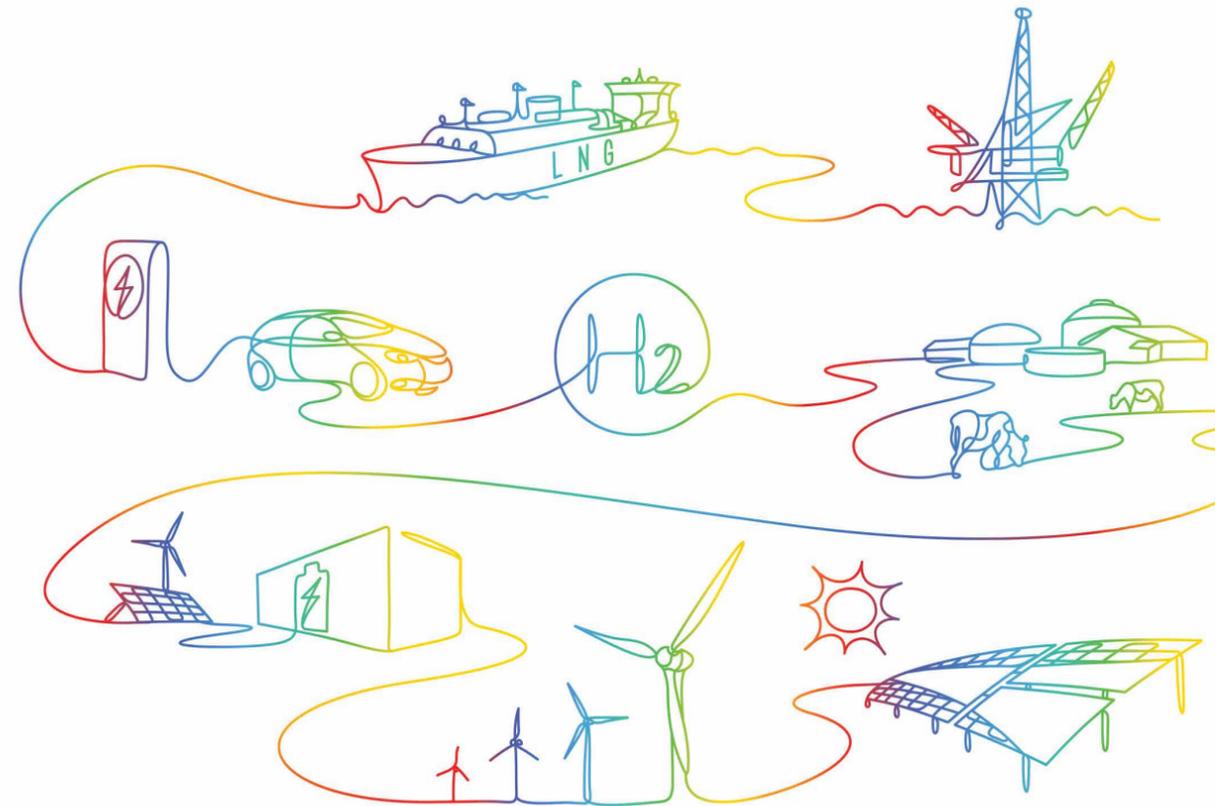
Web:

buenosairesconnect.com/la-revue

Contactos:

**heloise@buenosairesconnect.com
fabien@buenosairesconnect.com**

© Asociación Buenos Aires Conecta
ISSN 3072-6697



TotalEnergies
avanza en el camino
de la transición
energética.

Descubrí nuestras acciones en
totalenergies.com/energy-transition



TotalEnergies



ESCRIBANO GABRIEL BUZNICK

VOTRE NOTAIRE À BUENOS AIRES

Asesoramiento legal y notarial en:

- Compraventa de inmuebles
- Poderes
- Certificaciones de firmas y fotocopias
- Legalizaciones y apostillas
- Permisos de viaje
- Constitución y manejo de sociedades comerciales

Conseil juridique et notarial sur :

- Achat et vente de biens immobiliers
- Procurations
- Certification de signatures et copies
- Légalisation et apostille
- Permis de voyage
- Création et gestion de sociétés commerciales

Suipacha 414 – Piso 2° - C.A.B.A.
Tel: 3986-6900 - gjb@escribaniabuznick.com.ar



NOTA EN ESPAÑOL

L'ÉDITO

#3

Fabien Palem

De la patience. Il t'en aura fallu, cher lecteur, pour avoir dans tes mains cette troisième édition, imprimée avec quelques semaines de retard. Ayant résisté aux sirènes du tout-digital, nous revoilà avec notre objet papier semestriel, toujours *augmenté* par ses traductions via QR codes et grossi de douze pages supplémentaires. Le tout distribué tout au long du semestre dans nos points de distribution (voir p 3). Comme à chaque fois, cette publication nous donne l'occasion de te donner rendez-vous, chez toi, chez nous et lors de nos événements.

Pour son troisième numéro, *La Revue* a consacré toutes ses forces et toute sa dévotion à l'amitié. Rituels, cultes, engagements, déclinaisons, conflits... Notre magazine culturel franco-argentin, né de la rencontre d'une poignée de personnes, devenues des amis, propose une ode à cette relation humaine si naturellement pratiquée et pourtant si peu débattue. Un grand hommage qui se décline sur 92 pages. Des chroniques, des reportages, des interviews, des photos inspirantes, des illustrations surprenantes. De l'art, un peu partout.

Notre terrain de jeu vaut de l'or. L'Argentin est très *amigero*, prêt à sacraliser ce lien, pour le meilleur et pour le pire. De Lomas de Zamora, où se serait inventé le *Día del amigo*, aux coulisses de l'émission de Susana Giménez, aux côtés d'un ami d'une autre espèce. Des tables rondes du Moyen-Âge à celles, rectangulaires, des cafés proustiens de la Recoleta. D'une montagne magique d'Uruguay aux fourneaux tout aussi enchantés d'un artiste-chef de Caballito. Des errances créatives de Marta Minujín et Peralta Ramos aux jeux de miroir de Borges et Bioy. De la scène parisienne d'un artiste argentin aux visios qui unissent deux amies à distance, en passant par les roof tops de Buenos Aires, les meilleurs films sur l'amitié, les meilleurs romans... Nous avons tissé un réseau et étudié le mystère de cet *amour* pas comme les autres, sous toutes ses coutures.

Merci à toi, cher lecteur, d'avoir une nouvelle fois exercé ton rôle d'ami de *La Revue*. En ne t'offusquant pas de notre retard, tu as respecté la première règle de l'amitié : se montrer patient. Borges disait que l'amitié n'avait pas besoin de fréquence, à la différence de l'amour. C'est pour ça qu'elle survit au temps qui passe, considérait l'auteur du *Livre de sable*, pour qui le sablier de l'amitié ne s'écoule jamais complètement. Un autre grand auteur, français celui-là, a profité de ses séjours en Argentine pour réfléchir profondément à l'amitié. Dans son *Petit Prince*, Antoine de Saint-Exupéry fait dire au renard que, pour prétendre être son ami, le petit garçon doit d'abord l'*apprivoiser*. L'amitié se construit progressivement, elle demande de la patience. Selon le renard, l'apprivoisement (tout sauf une domestication) vise à créer des liens. À bien y penser, enchaîner Borges et Saint-Ex' en public m'aurait sans doute fait rougir. Heureusement, ici, je me sens entouré d'amis.

INDICE

- 10 - 15 L'incroyable histoire de l'amitié, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours.
- 16 - 21 **El más fiel** - Más que una mascota. Tras los pasos de Jazmín, el perro más famoso de la tv argentina.
- 22 - 25 **La bonne idée** - Cómo se inventó el Día del amigo en el conurbano bonaerense.
- 26 - 29 **Portfolio** - Scroll & screenshots. Guiños amistosos.
- 30 - 35 **Le grand projet** - Cerro Timbó, Uruguay: rencontre avec le grand ami des artistes argentins.
- 36 - 41 ¿Quién inventó el mejor lema de la publicidad argentina?
- 42 - 47 **La grande rencontre** - Andrés Duprat, scénariste et directeur du musée Bellas Artes.
- 48 - 51 Entre Marta Minujín y Federico Peralta Ramos, una relación casi perfecta.
- 52 - 53 **Videoclub** - Las mejores pelis sobre amics.
- 54 -56 En el cine, mujeres amigas hasta la muerte.
- 57 **50 razones para...** Reconciliarse con un amigo.
- 58 - 60 En los bares de La Recoleta, encuentros con los amigos eternos de Proust.
- 61 Traducir no siempre es traicionar.
- 62 - 65 Ser Borges para Bioy.
- 66 - 68 **Les bonnes feuilles** - Comment recevoir les amis en visite à Buenos Aires ? Mode d'emploi...
- 69 **La bibliothèque de...** Gianina Covezzi
- 70 - 73 Relación a distancia entre China y Argentina. Amistades conectadas.
- 76 - 81 **Altos amigos** - Los mejores rooftops del Microcentro.
- 82 - 83 **Terroir** - Aux origines (françaises) de la sommellerie argentine.
- 84 - 85 Mi amigo argentino de Belleville.
- 86 - 89 **Voisin, voisine** - Monsieur Gvesso, l'art du beau, du bon et de l'inutile.

L'INFOGRAPHIE



Diez objetos para practicar la amistad a la argentina.

Ilustración: Micaela Pedrozo



“ CE N’EST
PAS UNE
RELATION
< SEXY >
CAR,
JUSTEMENT,
IL N’Y A PAS
DE SEXE ”

Anne Vincent Buffault



NOTA EN ESPAÑOL

L’amitié, célébrée depuis l’Antiquité puis longtemps reléguée au second plan derrière l’amour du couple, est prête à redevenir la grande relation humaine. Dans cet entretien, l’historienne française Anne Vincent-Buffault revient sur 2000 ans d’histoire des copains et des copines.

Fabien Palem

La spécialiste des sensibilités nous explique tout sur ce rapport humain si particulier, qu’on pratique au quotidien, en toute simplicité, sans jamais vraiment l’analyser en profondeur... Après avoir publié L’histoire des larmes, Anne Vincent-Buffault a signé Une histoire de l’amitié, sorti en 2010 chez Bayard.

La Revue : **Comment expliquez-vous que l’amitié ne fasse jamais les gros titres ?**

Anne Vincent-Buffault : Jusqu’ici, c’était un sujet assimilé aux scouts, au patronage. Si l’amitié n’attirait pas, ou en tout cas pas autant que l’amour, c’est parce qu’on la voyait comme une relation disons pas assez “sexy”. C’est logique car, justement, dans l’amitié, il n’y a pas de sexe.

LR : **Voilà, comme ça, c’est réglé, on a notre titre...**

AVB : Il y a plusieurs éléments qui ont participé à éclipser l’amitié, comme la phobie de l’homosexualité. Aujourd’hui, la situation est différente. Par ailleurs, l’amour traditionnel et le couple qui le soutient sont remis en question. Les liens amoureux durables sont en crise et l’amitié sert de refuge.

LR : **Comment en êtes-vous arrivée à étudier ce sujet ?**

AVB : Je suis partie du cadre de l’histoire des sensibilités. En cherchant dans les archives de la bibliothèque nationale, j’ai observé qu’il y avait beaucoup d’essais publiés sur la question au XVIIIe siècle. On considérait que l’homme était socialement dirigé vers autrui et que l’amitié était le premier atome de la sociabilité.

LR : **Et puis, tout se complique au XIXe siècle...**

AVB : C’est à ce moment-là que l’amour conjugal et la famille prennent le devant de la scène. On invente le collège et l’adolescence. On associe l’amitié à cette phase de la vie. Elle devient un préalable à la découverte de l’amour. À la fin du XIXème, apparaît le spectre de l’homosexualité, avec le procès d’Oscar Wilde. On commence à se méfier de ces amitiés particulières... Les relations intimes trouvent un écho dans les correspondances, dont le ton est devenu très sentimental. C’est l’avènement des grandes déclarations affectives.

LR : **Remontons encore un peu dans le temps. Quel type d'amitié pratiquait-on au Moyen-Âge ?**

AVB : Il y avait à cette époque une grande promiscuité entre les personnes. On partageait le lit avec ses amis. Les chevaliers s'embrassaient sur la bouche car on pensait que l'esprit se partageait par le souffle. Le texte de Montaigne sur ses relations avec la Boétie constitue la grande rupture. À partir de là, on associe moins l'amitié à la proximité et au fait de se voir. Elle devient une relation potentiellement intellectuelle et distante. D'ailleurs, La Boétie et Montaigne se sont très peu vus. Comme dit le sociologue italien Alperoni, l'amitié devient une relation granulaire : quand on retrouve un ami, même après une longue séparation, c'est comme si on ne l'avait jamais quitté.

“ Les chevaliers s'embrassaient sur la bouche car on pensait que l'esprit se partageait par le souffle. ”

LR : **Si le lien est maintenu à distance, est-ce qu'on ne risque pas de mystifier l'ami au point d'en faire un personnage de fiction ?**

AVB : Oui, c'est le risque. Dans ce sens, Derrida évoque l'importance de la célébration de l'ami mort dans les amitiés viriles. C'est une grande thématique de la chanson populaire. Mais cela ne date pas d'hier : on peut remonter à Achille et Patrocle, qui incarnent la belle mort des jeunes hommes chez Homère.

LR : **Et les femmes dans tout ça ?**

AVB : Cette relation a longtemps été un privilège d'homme. Le cinéma regorge de bromances masculines. Ces dernières années, on a commencé à voir des cinéastes femmes parler d'amitiés entre femmes, mais ça reste rare. L'amitié féminine a été décriée depuis l'Antiquité. Leur parole était inutile et elles étaient considérées

L'amitié en 4 films, selon Anne Vincent-Buffault

- **La belle équipe**, de Duvivier (1936). Dans le contexte du Front Populaire, cinq amis montent une guinguette sous forme de coopérative.
- **Harry un ami qui vous veut du bien**, de Dominik Moll (2000), décrit une face sombre de l'amitié. Deux amis de lycée se retrouvent par hasard. Harry veut changer la vie de son ami en éliminant les problèmes qui nuisent, selon lui, à son épanouissement artistique. Il ne reculera devant rien.
- **Bande de filles**, de Céline Sciamma (2014) raconte l'amitié d'une bande d'adolescentes des quartiers dits "sensibles", avec ses joies et ses contraintes.
- **Bagdad café (Out of Rosenheim)**, de Percy Atlon (1987). Une amitié improbable entre une touriste allemande et la tenancière d'un café dans le désert mojave.

comme incapables d'accéder à une amitié spirituelle. Surtout, on les dépeignait comme des rivales. C'est curieux, les magazines féminins posent systématiquement la question des amitiés toxiques. Pourquoi ça doit forcément devenir toxique ? Depuis l'émergence du mouvement MeToo et le débat autour de la sororité, on a enfin arrêté de se mettre sur un plan de rivalité.

LR : **À quel moment les amitiés entre un homme et une femme sont-elles autorisées ?**

AVB : Ça commence au XVIIe siècle, avec les Précieuses ridicules, qui essaient de civiliser les hommes par l'amitié, pour rompre avec le rapt amoureux. Par la suite, dans les salons, de grandes amitiés se lient entre les philosophes et les marquises. La relation entre Madame du Châtelet et Voltaire.

LR : **Au panthéon des amitiés, il y en a eu de bonnes et de moins bonnes. Qui serait, selon vous, le pire ami de l'histoire ?**

AVB : Je pense à Sartre, qui a lâché Camus et l'a même dénoncé publiquement. Il y a aussi la grande brouille entre Diderot et Rousseau. Leur rupture a donné lieu à énormément de littérature, entre eux, puis autour du débat qui opposait les pro-Rousseau et les pro-Diderot. L'amitié selon Diderot est celle d'honnêtes gens, qui font alliance pour penser ensemble. C'est l'amour de l'encyclopédie. Pour Rousseau il s'agit d'une relation désintéressée, purement affective, sans échange de service. Les ruptures ont cet intérêt de dévoiler ce que chacun attend de l'amitié.

LR : **Et si vous deviez citer des amis qui ont servi l'humanité ?**

AVB : Il y a de très beaux exemples au XIXe siècle, dans le socialisme utopique et dans le monde ouvrier. Pour les Saint-Simoniens, c'est vraiment un sentiment très important, qui préfigure un monde meilleur.

LR : **Tout ça est bien beau, mais cette relation ne semble pas contenir un business juteux. Elle semble difficilement monétisable...**

AVB : Ça dépend. Il ne faut pas oublier toute la littérature qui existe autour du développement personnel, représentée par des auteurs tels que Dale Carnegie. Elle évoque ces amitiés utiles et préconise par exemple d'établir un lien avec un supérieur hiérarchique, afin d'ouvrir la voie à une ascension sociale. Le côté très business des Américains a donné lieu à ce discours utilitaire. Et ça passe chez nous par l'injonction de cultiver notre réseau.

LR : **On n'est donc pas amis de la même façon partout dans le monde...**

AVB : Les travaux des ethnologues montrent les différences entre les régions du monde. Philippe Descola parle

des Achuars (l'un des peuples originaires du Pérou et de l'Equateur, NDLR), qui se font des déclarations sentimentales assez grandioses entre eux. Chez ce peuple, l'ami sert aussi d'intermédiaires pour calmer la vengeance, par exemple. En Afrique, parfois, l'ami est quasiment un jumeau. Ce qui varie beaucoup d'une culture à l'autre, c'est le rapport au corps. Est-ce qu'on se touche ou pas ? Il y a des relations beaucoup plus chaleureuses que d'autres. Au Maghreb, on peut se tenir la main dans la rue, alors que dans les pays anglo-saxons, il y a une espèce de refus du corps. J'ignore quelle est la norme en Argentine...

LR :

On se fait la bise entre hommes. Mais ça reste le pays du gaucho, un personnage viril, nomade et rebelle. Pas le meilleur candidat au couple monogame, plutôt un grand défenseur de la liberté.

AVB :

En Europe, il y a ce qu'on appelle la littérature célibataire, qui défend aussi ce principe de liberté : Flaubert, les Goncourt... On y lit l'injonction à ne pas s'attacher aux femmes. La défense de la liberté est l'un des arguments de la modernité. En amitié, il n'y a pas de contrat, on peut rompre la relation très facilement. Ça colle bien avec un certain type d'individualisme.

LR :

Le montée en force de l'individualisme permet-elle un retour de l'amitié ?

AVB :

Pas seulement, il y a aussi une réflexion sur les liens qui durent. Cela pose problème au niveau juridique. Est-ce qu'on peut acheter une maison à plusieurs ? Est-ce qu'on peut vivre ensemble ou élever des enfants entre amis ? Ces questions sont soulevées par des gens qui se mettent en marge du système. L'anarchie, les compagnons, le féminisme, les ZAD (zones à défendre). Ce lien peut donner corps à une solidarité ●

Ses quatre livres sur l'amitié

- **Honoré de Balzac : Le cousin Pons (1847).** *Le crime du cousin Pons n'est pas d'aimer son ami Schmucke d'une manière que la morale réproouve (si tant est que ce soit le cas...), mais bien de vouloir lui léguer sa fortune.*
- **Maxime Rovere : Le clan Spinoza. Amsterdam 1677.** *L'invention de la liberté (2017). Roman fondé sur l'ensemble des recherches portant sur le philosophe et le monde dans lequel il a vécu, dessinant un Spinoza dans le réseau de ses amitiés partant à la conquête de la liberté.*
- **Simone de Beauvoir : Les inséparables (publié en 2020).** *Récit romancé de son amitié avec Elisabeth Lacoïn, dite "Zaza", morte à 23 ans. Un exemple de perte irréparable.*
- **Simone de Beauvoir : Lettres d'amitié 1920-1959 (2020).** *Correspondance avec sa grande amie Zaza et avec Maurice Merleau Ponty. On y mesure l'importance des amitiés adolescentes ainsi que la difficile conquête de la liberté pour les femmes de cette époque. Celle-ci se gagne par la conversation sans tabou entre jeunes filles et par la pratique d'une amitié mixte entre deux intellectuels.*



Obra de Gala Berger.
Sugar, 2024. Algodón teñido a mano y sublimación digital sobre tela de poliéster. 237 x 118 cm
fotografía Benjamín Vizcaino

EL MÁS FIEL

JAZMÍN Y LA DIVA

—
Susana Ceballos

Fue el yorkshire más famoso de la Argentina y el mejor compañero de Susana Giménez. Ella misma decía: “Los hombres pasan, Jazmín queda”



ARTICLE EN FRANÇAIS

Brillo total en la tele, oscuridad en lo personal. Cuando Jazmín apareció en la vida de la diva, su programa “Hola Susana” arrasaba en rating y la convertía en la mujer más popular y millonaria de la Argentina. Mientras tanto, su matrimonio con Huberto Roviralta se apagaba. El polista que la había enamorado con su apellido ilustre y sus modos de caballero, resultó ser un marido taciturno. “Huberto se levanta... cuando yo me acuesto. Él anda con el tema del polo, los caballos, y eso empieza al alba. No es fácil coincidir en los horarios”, le contó Susana al periodista Alfredo Serra. No sólo no coincidían en horarios, tampoco compartían actividades ni pasiones ni aportes económicos. “Yo me di cuenta de cómo era él cuando ya estaba casada. Y no podía respetar a una persona que no pagaba ni la luz. Se la pasaba jugando al polo. Ni cepillo de dientes trajo cuando vino. No tenía valija. El empezó a engañarme... Yo nunca lo engañé. Como mi vida afectiva no era muy potente toda mi libido estaba en el trabajo”.

“ Al volver a su casa sentía el abrazo de la tristeza. «Me compro un perro o me voy a morir» ”

Al volver a su casa sentía el abrazo de la tristeza. “Me compro un perro o me voy a morir” pensó. Su amiga del alma la gran China Zorrilla, convivía con Flor, una perrita Yorkshire y le aconsejó que comprara uno porque eran inteligentes, con personalidad fuerte y muy fieles. Susana supo que lo que no encontraba en su marido lo encontraría en una mascota.

Macho con nombre femenino

No se sabe con certeza cuándo ni dónde lo compró, pero, la vida de ambos cambió para siempre. Aunque era macho, lo bautizó con nombre femenino: Jazmín. Se hicieron inseparables. Lo llevaba a la tele y permanecía sentado en su regazo mientras la maquillaban o peinaban. Estaba presente en notas y producciones. Viajaba en su imponente

auto alemán, compartía butaca en primera en los vuelos y aparecía en sus brazos en exclusivos desfiles. Recibía cuidados de mascota mimada pero no los de estrella excéntrica. Contaba con un estilista y personas que se encargaban de su paseo, pero jamás durmió -como aseguró ella en algún programa- entre sábanas de seda ni bebió en un recipiente con aplicaciones de oro. Jazmín ocupaba sin disimulo el top five de sus amores. En el año 2005, Diego Maradona arrasaba con *La noche del 10*. Su figura era tan irresistible que fue una de las pocas veces que Susana dejó Telefe para visitar la competencia. Diego decidió sorprenderla con un regalo: una Yorkshire. La perrita de 60 días de vida apareció en una canastita forrada en animal print, con una gargantilla de strass y un enterito rojo y blanco.

Si a Jazmín que era perro, Susana le puso nombre de perra, a esta perra le puso nombre de perro. Se llamó *Ten*, luego *Dieci*. Divertida aseguró al aire que cuando Jazmín viera a *Dieci* “se va a querer suicidar”. Lo que parecía una humorada se transformó en algo bastante real. “Dieci estuvo un rato en casa y Jazmín no comió durante dos días. No puedo tener otro perro ahora”, confesaría semanas después. Para no opacar el reinado de su mascota número uno, decidió entregar la número dos a una de sus asistentes. Además de protagonizar escenas de celos, Jazmín protagonizaba producciones fotográficas. Héctor Maugeri, director de *Caras*, recordó en sus redes la vez que la revista le dedicó varias páginas. “La producción se realizó durante horas y el estudio fotográfico se convirtió en un mini set con objetos memorables; botitas para la lluvia, sillones y camas a su medida. Fue un boom y tuvo tantos fanáticos como detractores”.

En el grupo de fanáticos y detractores estaban los reporteros gráficos y los periodistas. Los primeros amaban esa imagen de puro glamour de la diva y su yorkshire. Los segundos debían disimular que lo detestaban. Jazmín -que pesaba menos de cuatro kilos- gruñía y ladraba sin parar cada vez que se acercaban a su Susana.

Una tarde -como contó la diva en su programa- Jazmín casi “la mata de

un susto”. Antes de mudarse a Barrio Parque vivía en un edificio de Belgrano y entre sus vecinos estaban los hijos de Sergio Denis. Una tarde conversaba con el cantante- y su ex affaire- y en un descuido Jazmín cruzó la calle. Una camioneta lo pasó por encima, por su tamaño, Jazmín quedó entre el chasis y el asfalto. Salió de entre las ruedas, ileso y feliz de su aventura, mientras Susana no paraba de temblar.

Un amor inocultable

Otro dato bizarro, de noviembre del 2001. Según informó Jorge Rial en *Intrusos*, tres años antes Jazmín había sido atacado por dos dogos entrenados para despedazarlo.

Aparentemente era la venganza de un trabajador contra la diva. El periodista aseguraba que, Jorge “Corcho” Rodríguez, la pareja de Susana de ese momento, había logrado reemplazarlo por otro perro.

“ Por Jazmín estoy haciendo cosas que ni siquiera por mi hija hice. Es único para mí es como una persona. Es un ser noble que estuvo en los buenos momentos y en los malos también ”

Acostumbrada a lidiar con rumores constantes, Susana minimizó esa información, pero le llegaban continuos mensajes de preocupación. Conocedora de los medios, abrió su programa con el perro en brazos y mirando a cámara aseguró: “Son unos desgraciados. Tengo que hacer esto para que dejen de decir pavadas. ¿Cómo me lo van a cambiar y no darme cuenta? ¿Se creen que soy tonta? Todavía no tengo Alzheimer”.

El amor entre diva y perro era inocultable. “Es como un hijo para mí. Es el compañero más fiel que tuve a mi lado”, aseguraba en la revista *Pronto* “Por Jazmín estoy haciendo cosas que ni

siquiera por mi hija hice. Es único para mí es como una persona. Es un ser noble que estuvo en los buenos momentos y en los malos también”. En 2005, la humanizada mascota le dio un pequeño susto cuando sufrió una insuficiencia valvular. “Se porta muy bien, y el único disgusto que podría llegar a darme sería que se muriera. Porque el amor y la fidelidad que me brinda día a día son incondicionales”.

Algunos rumores aseguraban que Jazmín estaba deprimido por falta de actividad sexual. “Tiene hijitos por todos lados, lo defendió la diva. Le han llevado varias novias y no ha tenido problemas con eso”. Una de esas hijitas fue *Gilda*, una perrita que Susana le regaló a la inspiradora de su amor por esta raza: la Zorrilla. Sin embargo, esa mascota tuvo una triste historia. “No le conté a Susana, pero el veterinario ya la primera vez que la vio me dijo que era una perrita enferma, que tenía mal el corazón y que no podía correr, saltar, agitarse; le dije que no le iba a impedir que hiciera todo eso, hubiera sido una tortura. Un día volví a mi casa, y cuando llegué estaba ahí en la cocina...me tiré en el piso, me miró y vino hacia mí; me dio tres lengüetazos en la cara y se murió, recostadito arriba mío”, narró en el programa *La pregunta animal*.

Los años pasan para todos, también para una de las mascotas más mimadas y miradas de la Argentina. Con quince años, la salud de Jazmín comenzó a fallar. Empezó con una insuficiencia cardíaca y renal, sumó agitación constante y agua en sus pulmones. Susana lo llevó a los mejores especialistas y colocó una camita al lado de la suya para cuidarlo día y noche. “Ahora todo es cuestión de tiempo. Estoy muy triste, pero está muy viejito y ya no hay nada que se pueda hacer.” El periodista Daniel Gómez Rinaldi reveló que cuando su amigo fiel se enfermó, la diva se levantaba a la madrugada para darle diferentes medicamentos.

Cosas que no tiene el hombre

A fines de febrero de 2006, la diva se encontraba de vacaciones en Miami, sin la compañía de su amigo fiel. Según una versión por su salud deteriorada, los veterinarios habían desaconsejado el viaje de Jazmín, pero otros decían que la diva se había refugiado en Miami para no



ver sufrir a su amado compañero ni estar en el momento final. El 24 de febrero de 2006 fue uno de los momentos más tristes de Susana. En la revista *Pronto* contó cómo vivió se momento: “Cuando lo supe, casi me muero de dolor... Lloré muchísimo. Hice todo lo que estuvo a mi alcance para que sufriera lo menos posible y tuvo la asistencia permanente de un veterinario. El desenlace era esperable pero así y todo fue un golpe al corazón porque era mi vida. Siento que me falta un pedazo de mi vida.”

En el programa *RSM* el humorista Humberto Tortonese anunció su muerte, pero por su estilo risueño nadie le creyó. Confirmada la noticia, los diarios la publicaron en su portada y los noticieros le dedicaron un espacio central.

Susana ordenó enterrar a ese “hijo, el compañero más fiel que tuve a mi lado” en el jardín de su mansión porteña.

Eligió el sitio favorito de Jazmín, que también es un lugar visible al que ella puede mirar cada vez que entra su casa. Mandó a colocar una placa de mármol que resumía su historia de amor. En el frío mármol se lee un cálido: “Jazmín, mi compañero eterno”.

Después de la muerte de Jazmín otros perros vinieron a acompañarla. “Ellos tienen mil cosas que no tiene el hombre, ellos solo te dan amor, son desinteresados, no tienen envidia... Nunca esperan nada. Solo están a tu lado para cuidarte y amarte”. En su chacra de Punta del Este construyó un cementerio para sus animales. Solo Jazmín, descansa en su casa de Barrio Parque, quizá, porque fue no solo su único e inseparable compañero, sino también porque fue el único que logró que la mujer que parecía tenerlo todo no muriera de tristeza ni de aburrimiento •

Perros de presi

La reina de la TV argentina no fue la única estrella en mediatizar a su perro. Existe, en la política nacional, una larga tradición en la materia:

- Los primeros canes politizados fueron **Monito, Tinolita, Negrita y Canela, los caniches de Perón** o los “perritos bandidos”, como los llamaba. El amor perruno del general lo llevó a impulsar la Ley de Protección Animal (14.346) de 1954, pionera en América Latina. Canela murió en 1966 y Perón hizo poner una lápida con la inscripción “Canela, el mejor y más fiel de los amigos”
- El presidente Arturo Illia compartió su estancia en la Quinta de Olivos con dos compañeros caninos: **Odradek y Mandinga**.
- Durante sus mandatos, Carlos Menem sumó más de diez canes entre **shar peis, malteses y otros de menor tamaño**. Además, recibió un **shar pei** de Xuxa y otro obsequiado por Maradona.
- Néstor Kirchner trajo desde Río Gallegos a **Alex**, un bóxer que al morir fue enterrado en Olivos. Después llegó **Cleopatra**, una mini caniche toy y cuando falleció apareció **Lolita** de la misma raza.
- En noviembre de 2013 Cristina presentó a **Simón, un regalo de Adan, el hermano del presidente venezolano Hugo Chávez**. De raza mucuchíes lleva ese nombre porque es de la misma raza que el perro que acompañó a Simón Bolívar.
- En la campaña presidencial Mauricio Macri presentó a **Balcarce, un mestizo**, que se convirtió en una sensación cuando apareció su imagen sentado en el sillón presidencial. Luego fue adoptado por una funcionaria.
- **Dylan fue el collie** que acompañó al presidente Alberto Fernández.
- El actual presidente, Javier Milei, jamás ocultó la importancia de los perros **Conan, Murray, Milton, Robert y Lucas**. Suele referirse a ellos como sus “hijos de cuatro patas”. Sus cinco perros son resultado de una clonación que hizo de Conan años atrás. A la mascota original, Milei asegura haber conocido en otra vida en el Coliseo romano. Guaaau.



Obra de Alfredo Dufour.
“S/T” de la serie *Perritxs*, 2022.
Poliestireno, enduido, pintura
acrílica y moño de tela.
40cmx25cmx40cm
Foto registro: Flor Lista



ARTICLE EN FRANÇAIS

Fotos : Archivo Febraro

EL ARGENTINO QUE PATENTÓ LA AMISTAD



Apolonia Duarte

Abrazo espacial con amigos del futuro. La noche del 20 de julio de 1969, mientras el mundo contemplaba absorto a Neil Armstrong pisando el suelo lunar, Enrique Ernesto Febraro observaba la transmisión desde su casa en Lomas de Zamora, allá por el sur periurbano del gran Buenos Aires. Para este hombre, lo que estaba presenciando trascendía la hazaña: representaba un acto de fraternidad universal.

Un odontólogo en pantuflas, con mujer, hijos y quizás con alguna leña en llamas dentro de su chimenea, es atravesado por un relámpago de genialidad. Con esta escena perfecta de banalidad empieza el relato de un mito. El que cuenta que un argentino bien intencionado quiso patentar la amistad. “Viví el alunizaje del módulo como un gesto de amistad de la humanidad hacia el universo y al mismo tiempo me dije que un pueblo de amigos sería una nación imbatible. ¡Ya está, el 20 de julio es el día elegido!”, escribiría después en las mil cartas que, con una determinación obsesiva, redactó y envió a cien países en siete idiomas diferentes. ¿Módulo? Esta palabra parece sacada del diccionario de los cazadores de OVNI de Capilla del Monte. Si con esta gesta, Febraro quiso hermanar a los pueblos del planeta tierra. ¿Por qué no ir un poco más allá? Algunos interpretaron en su gesto el punto de partida de un diálogo con seres extraterrestres. Recordemos que *El Eternauta* y toda la ciencia ficción de los años 1950 habían sembrado semillas de creatividad.

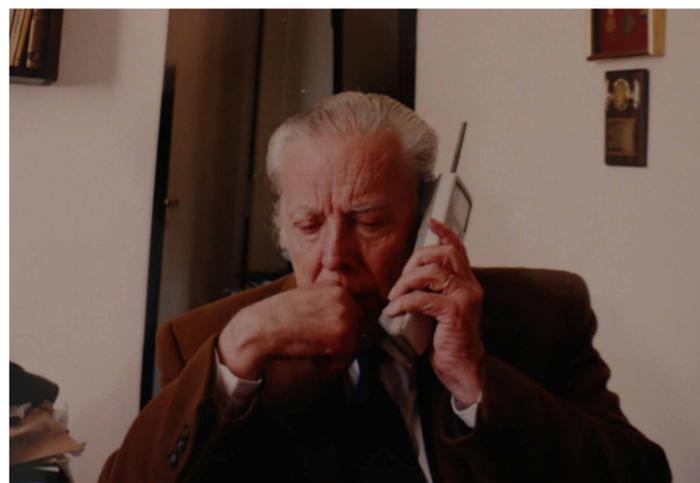
Rotario, masón, conectado

Nacido en el barrio porteño de San Cristóbal el 7 de julio de 1924, Febraro era un hombre de intereses eclécticos. Doctor en odontología, profesor de psicología y filosofía, músico, locutor radial. De su figura emanaba una curiosa mezcla de erudición y romanticismo. ¿Pero quién se escondía detrás de este rostro, “mezcla entre Jorge Luis Borges y Marcello Mastroianni”, como lo definió muy acertadamente el diario Clarín. “Era un distinto, recuerda el músico Rafael Nicolao, 74 años, que conoció al doctor Febraro en su intimidad. Yo era el más joven de la comisión que fundó para apoyar la creación del Día del amigo. Lo veía como una persona inspiradora, un personaje de esos que hoy día ya no existen. Un intelectual, pero de barrio, que andaba saludando a todos, hablando de filosofía o de fútbol. Febraro era un gran fanático de Gardel. Tenía once años cuando murió el cantante, se acordaba y en cada aniversario, el doctor lloraba”. Su filosofía en cuanto a la amistad se resume en un puñado de aserciones idealistas y benevolentes, propios de una era donde no todo era puro marketing: “El amigo es una persona real, que ronca, que tiene mal

carácter y que uno lo aguanta porque lo conoce. El amigo es otro cuero. La amistad es una cuestión teórica”. Otra: “Cuando llueve comparto mi paraguas, si no tengo paraguas, comparto la lluvia”. Según Rafael, Febraro ensayó el lanzamiento de su gran celebración en numerosas juntadas festivas y culturales. En particular las que ocurrían en la casa de la casa de Nelly Nistal, donde el joven amigo estaba invitado a tocar y cantar. La idea de crear un día dedicado a la amistad habría germinado incluso antes de esas fiestas de Nueva Pompeya. Habría sido cuando Febraro intervenía como locutor en Radio Splendid, conduciendo un programa de música clásica. “Era una cantidad enorme de fechas patrióticas, militares, políticas, pero no había ninguna virtud que se festejara”, explicó en una entrevista al diario *La Voz del Interior* en 2006. Febraro buscaba una manera de retribuir la generosidad de sus oyentes y consideraba que, entre tantas celebraciones, faltaba una que homenajeara a los amigos. Su cruzada no se limitó al envío de cartas. Visitó organismos nacionales, entidades gubernamentales, municipios, espacios religiosos y conversó con políticos, insistiendo en que su propuesta era “una celebración ética, sana, sin ánimos de lucro”. “Era una personalidad multifacética. Tenía una visión del universo que lo volvía muy interesante... Pero había que entenderlo”, resume Marta Rodríguez, 69 años, hija de Pinino Rodríguez, vecino de Lomas de Zamora y dueño de una modesta gráfica donde el doctor imprimía todos sus panfletos, libros y otras cartas. Si bien el Día del amigo fue inventado en Lomas de Zamora, muchos de las “ideas delirantes” de Febraro, tales como las define Marta, florecieron en San Cristóbal, el barrio de nacimiento del odontólogo, a donde se mudó cuando se separó de Ángela, la madre de sus dos hijos (Sergio y Gabriel). El llamado pos-alunizaje causó cierto revuelo pues Febraro recibió 700 respuestas de apoyo. En 1972, registró la propiedad intelectual de su invención y la donó al Rotary Club, organización de la que era miembro muy activo. Los que lo conocían susurran también su pertenencia a la masonería. Pero ahí surge una pregunta clave, que atraviesa su biografía es la siguiente: ¿Qué parte de verdad y qué parte de



Febrero había creado una comisión con personas cercanas dedicadas a la divulgación del Día del amigo. Pinino Rodríguez y Rafael Nicolau formaban parte de los elegidos



¿Hola, quién habla? El doctor mandó mil cartas al mundo para proponer su idea. Luego de esto, el odontólogo no paró de tejer puentes para difundir sus ideas.

Homenaje a Febraro, "ciudadano ilustre, maestro de juventudes", en la av. Corrientes.



chamuyo hay en el recorrido enigmático de este personaje que parecía ser una personificación de la bondad (hasta el punto de iniciar una carrera eclesiástica)? ¿Quién inventó realmente el Día del amigo? Resulta que diez años antes de Febraro, otro profesional de la salud, también sudamericano, el doctor Ramón Artemio Bracho, había inventado la Cruzada Mundial de la Amistad y con ella el *Día de la amistad* (y no del amigo) en el Paraguay. "En un punto él hacía todo eso porque le gustaba que lo miren. Quería ser conocido y que lo reconozcan. Eso de Paraguay era un problema", enuncia Susana Beatriz Buhner, miembro del Rotary que recuperó parte de los archivos fotográficos de Febraro. Más allá de la crítica, los recuerdos que tiene Susana de su camarada de la rueda son positivos.

Las sombras de la duda no llegaron a oscurecer la brillantez del proyecto, que finalmente tuvo su reconocimiento oficial. Llegó el 20 de febrero de 1979, cuando la provincia de Buenos Aires promulgó el decreto 235 que establecía "la celebración del Día Internacional del Amigo a realizarse el día 20 de julio de cada año". Cuatro años después, Lomas de Zamora fue declarada "Capital Provincial de la Amistad".

La prensa local sostiene que Febraro habría sido nominado dos veces al Premio Nobel de la Paz. No pudimos verificar este rumor urbano con la organización suiza, y nadie de su entorno estuvo en condición de brindarnos prueba alguna. Lo que sí es comprobable: Febraro fue condecorado como Ciudadano Ilustre en varias ciudades y declarado "Mayor

Notable Argentino" por la Cámara de Diputados de la Nación en 2003, Febraro falleció el 4 de noviembre de 2008, a los 84 años, dejando un legado que trasciende fronteras cada 20 de julio, cuando millones de personas celebran la fecha.

Tanto esfuerzo no le trajo ninguna relevancia pública a Febraro. Fue uno de esos personajes muy activos socialmente, pero igualmente condenados al olvido, por pertenecer a una época analógica y sus archivos desaparecen a medida que la gente se va mudando o que las inundaciones provocan infiltraciones en los PH de Buenos Aires.

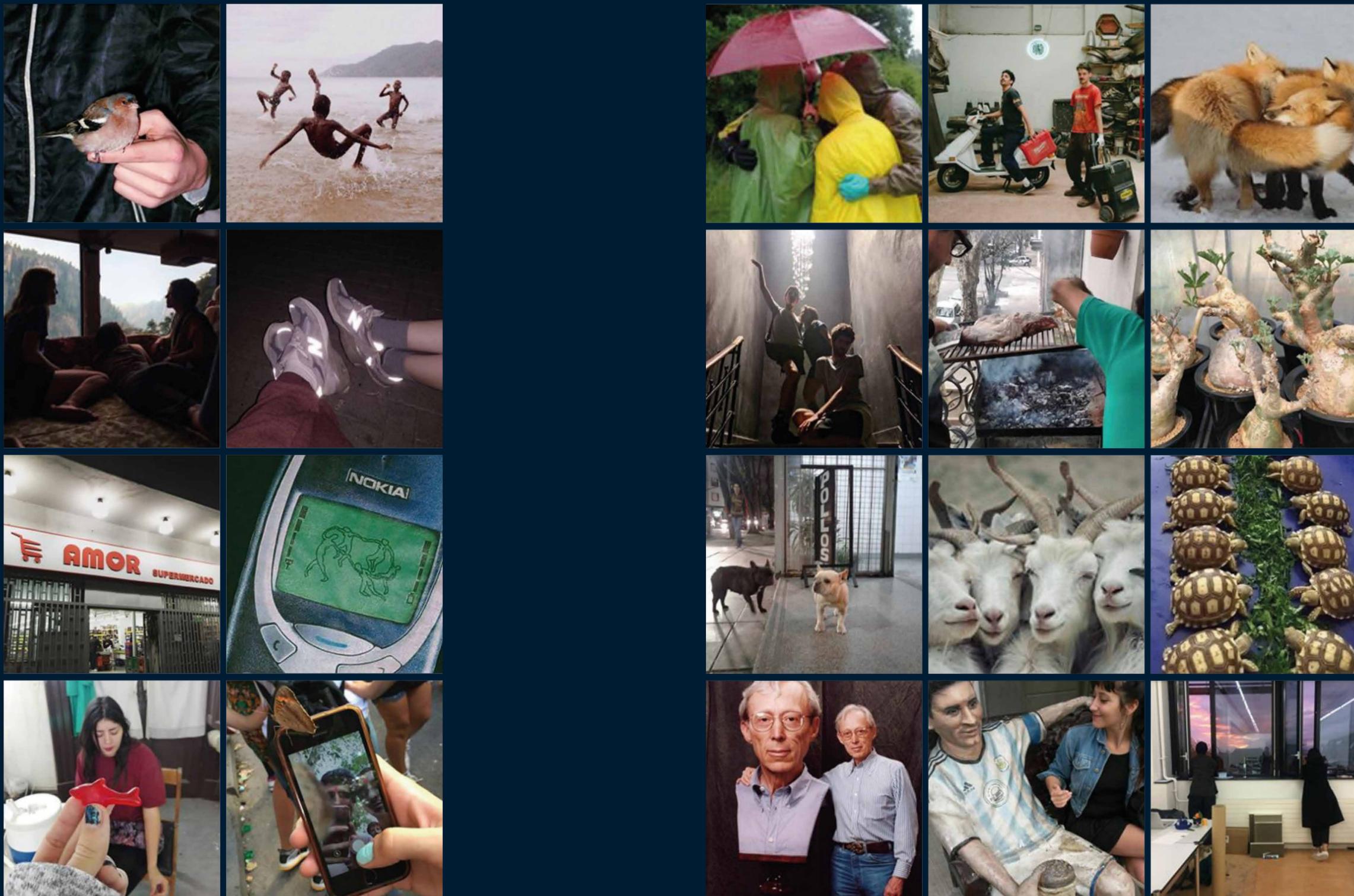
Otras infiltraciones, pero del orden de lo sobrenatural, se hicieron notar en un departamento donde vivió Febraro en su barrio natal. "Me acuerdo perfectamente

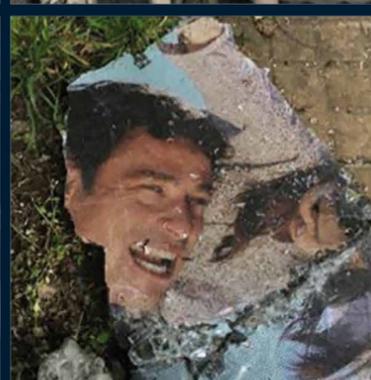
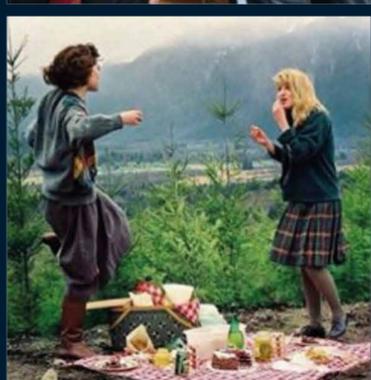
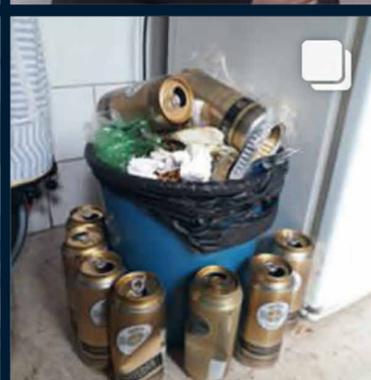
del lugar, era en Carlos Calvo al 2000. Un amigo, el Pollo, se instaló ahí y estuvo en contacto con el hijo de Febraro, cuenta Horacio Eusebi. Había un montón de cuadros, fotos, premios y documentos. Ahí nos enteramos de la historia del hombre que inventó el Día del Amigo. Re fuerte, porque esta celebración siempre fue importante para mí y mis amigos. Íbamos mucho a ese departamento para ensayar... Una noche escuché un ruido arriba y pregunté. ¿Qué será? Me dijeron que era el viejo Enrique y que siempre se le servía un vaso de lo que tomábamos en la mesa." Hayas existido o no, seas o no el verdadero inventor del Día del Amigo: Febraro, siempre estás invitado para un brindis •

SCROLL & SCREENSHOT

Cecilia Closa

Publicaciones que me gustaron es un libro que compila una serie de grillas que contienen las imágenes que la artista likeó y coleccionó en Instagram durante varios años. Para esta ocasión, la curaduría deja de ser automática, cronológica y aleatoria, para dedicar una selección de estas mismas imágenes al amor y la amistad.







LA MONTAGNE

MAGIQUE DE CARLOS ABBOUD



Yuyo Noé et Antonio Seguí (au premier plan), Carlos Abboud et sa femme Virginie Isbell (au milieu), entourés d'amis artistes parmi lesquels : Pat Andrea, Luna Paiva, Alfredo Prior, ou encore E. Minond, l'architecte de la maison.

Nicolas Zeisler

Un Argentin part vivre en France. Il y trouve d'autres Argentins. Ceux-ci deviennent ses amis. Lui, entrepreneur. Eux, artistes. Pour lui, acheter de l'art a toujours été bien plus que du mécénat. Rencontre avec un rêveur égaré dans l'arrière-pays de Punta del Este.

C'est l'aube à Buenos Aires. Votre reporter de service se présente la tête enfarinée devant l'embarcadère de Colonia Express pour traverser l'estuaire du Rio de la Plata. Dans le viseur ? La montagne magique de Carlos Abboud, située dans la région de Maldonado, en Uruguay.

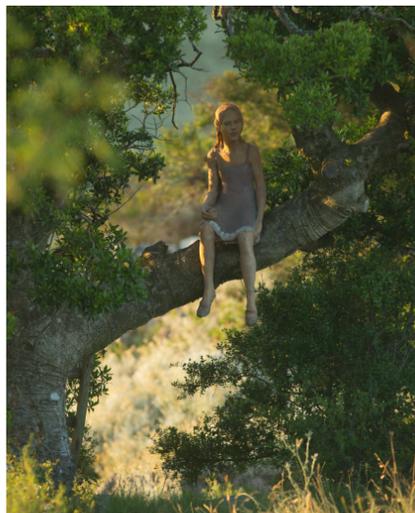
En 2011, ce mécène franco-argentino-libanais a fait bâtir sa maison de pierre et de verre au sommet d'une colline baptisée Cerro Timbó. C'est dans ce décor qu'il a imaginé un parc de sculptures à ciel ouvert : 14 œuvres qui se fondent dans le paysage, 14 défis à l'imagination, 14 histoires d'amitié. Car tous les artistes sont de proches amis. Mais avant cela, la presse doit vaincre le mal de mer, sauter dans un premier bus à Colonia pour rejoindre Montevideo puis dans un second et rouler vers Punta del Este en guettant l'arrêt de Portezuelo, un lieu-dit réunissant une banque et une épicerie dans une ambiance de western spaghetti.

En attendant mon hôte, je me remémore notre première rencontre, des années plus tôt, à Arcueil, en banlieue parisienne, chez Antonio Seguí. Le peintre cordobés, disparu en 2022, affrontait l'angoisse existentielle avec humour et facétie, comme en témoignent ses petits bonhommes perdus dans de gigantesques métropoles. Pendant les années de dictature, son atelier vit défiler un certain nombre d'exilés célèbres : Pablo Neruda, Alejo Carpentier, Astor Piazzolla, Atahualpa Yupanqui, Mercedes Sosa.

Bien plus tard, j'y ai donc rencontré Carlos Abboud, un ami de quarante ans du maître des lieux, autour d'une gigantesque paëlla, au milieu des rires et des éclats de voix. Suivront de nombreux déjeuners au Cercle de l'Union Interalliée (« tu mettras une chemise ? »), des discussions enfiévrées (l'homme est fâché avec Cortázar depuis *Lugar llamado Kindberg*), des rires encore et même quelques larmes de crocodile (Argentine 0 - Allemagne 4, quart de finale du mondial 2010).

Pendant les années de dictature, son atelier vit défiler un certain nombre d'exilés célèbres : Pablo Neruda, Alejo Carpentier, Astor Piazzolla, Atahualpa Yupanqui, Mercedes Sosa.

Carlos est arrivé. Après un bref trajet en voiture, l'enregistreur repose sur une petite table qui domine un paysage époustouflant. La tête dans les nuages, le Superman de Seguí indique le sens du vent et nous couve du regard. Ami, entends-tu...



—
“Marisol”, de Fernando X. González (à gauche) et “Las cuatro caras de la mujer”, une œuvre signée Pat Andrea (à droite).

La Revue :

Qui es-tu Carlos Abboud ?

Carlos Abboud :

Je suis né en Argentine, à Buenos Aires. J'y ai fait mes études, je suis devenu avocat et, à 27-28 ans, je me suis installé en France, en 1976. Ce n'était ni politique, ni économique, ni sentimental... Je voulais vivre dans un endroit de liberté. Je me suis intégré, j'ai épousé une Française avec qui j'ai eu des enfants, tout en restant proche de la colonie argentine qui vivait à Paris. Après être devenu entrepreneur, j'ai commencé à acheter des œuvres d'art à des copains artistes. Et en 2003, j'ai décidé de m'installer une bonne partie de l'année en Uruguay.

LR :

Comment t'es-tu retrouvé sur cette colline, pas loin de Punta del Este ?

CA :

Pendant les vingt ans où j'ai habité en France, je passais souvent quelques jours à Punta del Este, à la période de Noël. Je regardais les terrains loin de la plage. Cette sensibilité à l'arrière-pays, c'est peut-être l'influence française. Ça surprenait beaucoup les gens. Un jour, quand j'ai décidé de passer à l'acte, un agent immobilier m'a dit : “Tu veux quoi : un nid d'aigle ?” C'était exactement ce que je cherchais ! On me demande souvent comment j'ai trouvé cet endroit. Il suffisait de lever la tête : ces collines existent depuis toujours.

“ On a un peu le même âge et on fait peut-être partie de la dernière génération d'Argentins, notamment artistes, pour qui Paris est un pôle d'attraction très fort. ”

LR :

Comment est né le projet du parc des sculptures ?

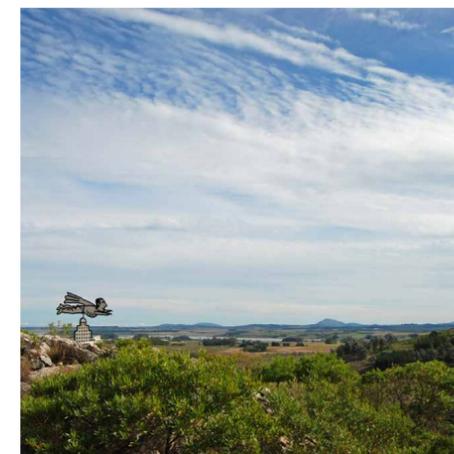
CA :

À l'époque, j'avais commencé à acheter des œuvres à mes copains. Je ne m'y connais pas vraiment. Je serais incapable de découvrir un chef-d'œuvre dans un grenier... Mais acheter des pièces avec lesquelles j'ai un lien affectif, ça oui ! J'avais 35 hectares de terrain et, un jour, un ami, Mario Gurfein, m'a dit qu'il voulait faire une sculpture géante. Je l'ai financée et on l'a faite ensemble. Ça a donné une Tour de Babel en fer de plus de 800 kilos. Plus tard, il y a eu Pat Andrea, un ami hollandais. Après un dîner à Cerro Timbó, je lui ai dit : “Tu pourrais faire une sculpture”. Et il a accepté. En tout, j'ai demandé à 14 amis peintres, pas sculpteurs, de faire une sculpture. Je pensais qu'on allait m'envoyer balader mais tout le monde s'est montré enthousiaste. Et voilà, c'est devenu un endroit avec des sculptures originales de mes copains.



“Piedra libre toco madera” (à gauche) de Luis Felipe Noé.
“Torre de Babel” (à droite), de Mario Gurfein.

À droite : l'une des œuvres les plus emblématiques de Cerro Timbó : le “Superman” d'Antonio Seguí.



LR : **Il y a un côté un peu « bande de potes » dans ce que tu décris. C'est quoi le fil rouge qui réunit ces quatorze artistes ?**

CA : C'est un projet affectif, oui. Ce sont des gens avec qui j'ai vécu une partie de ma vie, parfois très importante. La plupart vivent à Paris. Les autres y ont vécu à un moment donné ou, à minima, ils maintiennent des liens très forts avec la France. On a un peu le même âge et on fait peut-être partie de la dernière génération d'Argentins, notamment artistes, pour qui Paris est un pôle d'attraction très fort.

“ Il y aussi un côté idéologique. Je continue à croire à l'émotion, une notion démodée depuis au moins cent ans. Si la copie transmet la même émotion que l'original, moi, ça me va. ”

LR : **Cette proximité avec les artistes t'a permis d'être participante de la conception des œuvres, n'est-ce pas ?**

CA : Je suis très reconnaissant, parce que comme on dit en argentin, « me dejaron jugar en la misma cancha ». Ce qui m'intéresse dans cette histoire, c'est d'avoir participé au choix des matériaux, aux compositions, à la création avec ses moments de doute. Un peu comme un producteur de films. D'ailleurs, ce que j'ai fait avec mes amis dans cette première phase du parc des sculptures m'a sans doute permis d'oser davantage, dans une deuxième phase, en contactant des sculpteurs que je ne connaissais pas pour leur commander huit nouvelles sculptures. J'ai un peu de pudeur à le dire, mais ils sont devenus des amis, eux aussi. À un moment, j'ai senti que l'espace était suffisamment occupé mais j'ai lancé

une troisième phase où j'ai acheté des copies des collections d'art cycladique du musée d'Athènes et d'art babylonien du Louvre pour les exposer dans un ancien wagon de marchandises. J'ai envie que les enfants de Maldonado et San Carlos le visitent. Si ça crée l'étincelle chez l'un d'entre eux, qu'un jeune s'intéresse à l'histoire ou à l'art, je serais comblé. Il y aussi un côté idéologique. Je continue à croire à l'émotion, une notion démodée depuis au moins cent ans. Si la copie transmet la même émotion que l'original, moi, ça me va.

LR : **Est-ce que tu as essayé de créer un pays imaginaire ?**

CA : C'est vrai qu'au départ il n'y avait rien : pas de chemin, pas d'eau, pas d'électricité. Les gens qui viennent n'imaginent pas trouver un endroit comme celui-ci. Est-ce que ça en fait un pays imaginaire ? Un peu, non ?

LR : **EToi et moi, on s'est rencontrés chez Antonio Seguí. Aujourd'hui, son Superman protège Cerro Timbó. Pourrais-tu nous dire deux mots sur ce super ami ?**

CA : Je l'ai rencontré quelques semaines après être arrivé à Paris. On est devenus très copains, surtout les vingt dernières années. Au-delà du partage, de l'affection, il a été un pilier pour moi. Pourquoi s'autorise-t-on à faire les choses ? Moi, je voulais faire un parc de sculptures avec des amis. Est-ce que je l'aurais fait si on m'avait dit : « T'es con ou quoi ? ». Même s'il n'était pas du genre à te taper sur l'épaule et disant « Dale, dale », Antonio a été clé. D'ailleurs, un jour, il a dit : « Oui, Carlos a fait le parc des sculptures. Mais il va aller beaucoup plus loin. » Il n'a pas eu tout à fait tort ●

CET AMIGO QUI SE CACHE DERRIÈRE LE SLOGAN “EL SABOR DEL ENCUENTRO”?



Alfred Germont

Ce numéro spécial se devait de rendre un vibrant hommage à l'écrivain Fogwill, inventeur (selon toute vraisemblance) du slogan le plus accrocheur de la publicité argentine. Le voilà.



NOTA EN ESPAÑOL

Une poignée de musiciens font retentir un jazz enivrant. La lumière est tamisée et le bar plein à craquer. Les clients, enfermés dans des plans hyper serrés, sourient à s'en décrocher la mâchoire. Au comptoir, les grandes chopes de bières n'arrivent plus à retenir la mousse, qui menace de dépasser le cadre du viseur. Ce clip, datant de 1982, lance un nouveau genre dans l'histoire de la publicité argentine. Dorénavant, Quilmes, la plus célèbre marque de bière du pays, sera reconnue de tous comme l'experte numéro un dans un art au combien salutaire : celui de promouvoir le plus naturel des liens sociaux.

Hédonisme estival

Véritable ode à l'amitié, le slogan *El sabor del encuentro* (vaguement traduit par *Le goût de la rencontre*), est inauguré avec cette première scène de liesse nocturne. Des dizaines de vidéos suivront, mettant en scène des groupes de jeunes gens, dans la fleur de l'âge, qui s'adonnent à l'hédonisme estival. Une flash mob sur une plage de la *costa*, une partie de beach volley, une simple conversation sous le parasol... Les occasions ne manquent pas pour placer la bière argentine (et des bikinis) au premier plan. Depuis les années 2010, la créativité de la pub s'est pliée au changement de mœurs. Ces scènes chargées de légèreté et d'un érotisme hétéro, accusé d'objectiver les corps, ont été remplacées par des réunions moins sexys : chemises à carreaux, chaussures de trekking, un groupe de marcheurs réunis autour d'un feu, au bord d'un lac.

Qu'importe, puisque *El sabor...* est resté le pilier identitaire d'une marque ayant résisté à tout, y compris au look montagnard et à l'avènement de la bière dite "artisanale". Cette phrase mythique,

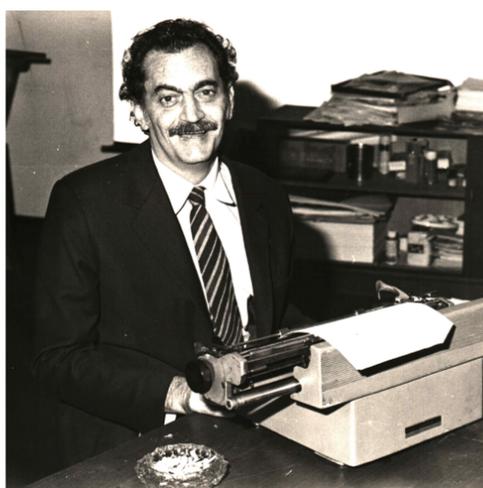
qui colle à la peau des canettes bleues et blanches, n'a pas pris une ride. Parlez-en aux générations qui ont grandi avec, les millenials et leurs aînés. "Ce slogan fait partie de notre mémoire collective et pourtant, personne ne sait qu'il est signé Fogwill", assure Guillermo David, directeur de la coordination culturelle de la Bibliothèque nationale, lors de l'inauguration de l'exposition consacrée à l'écrivain argentin (voir par ailleurs), à qui *La Revue* se devait bien de rendre hommage.

“ El sabor... est resté le pilier identitaire d'une marque ayant résisté à tout, y compris au look montagnard et à l'avènement de la bière dite < artisanale > . ”

Enfant terrible de la littérature argentine, Rodolfo "Quique" Fogwill (1941 - 2010) est connu du grand public pour son best-seller, *Los Pichiciegos* (1983). Un roman écrit en un temps record, en pleine guerre des Malouines et qui encense la solidarité d'une bande de soldats argentins qui, égarés loin du front, attendent qu'on vienne leur annoncer la fin du conflit. Un groupe de déserteurs qui fuient l'absurdité de la guerre et tentent d'inventer une fraternité dans une cohabitation sous terre, marquée par les codes de la vie militaire.

Avant de remporter, en 1992, un concours de

nouvelles organisé par Coca-Cola, Fogwill a mené une grande carrière de publiciste. Un élément-clé dans sa biographie, pourtant régulièrement éclipsé par les maisons d'édition, qui préfèrent mettre en avant sa formation de sociologue, sur le rabat de ses livres. Comme pour contredire l'idée selon laquelle les devises publicitaires n'ont pas d'auteur, Fogwill en revendiquait un autre, qui se retrouve posé sur l'un des murs de l'exposition du Museo del libro: "Écrire c'est penser, et ce slogan est de moi". Pas sûr que cette idée - plutôt le mantra d'une vie - lui ait rapporté autant d'argent qu'*El sabor...* initialement conçu pour une marque de tabac.



Quique, Osvaldo, Domingo

Alors, Fogwill, quel ami étais-tu ? "Mon père savait être aux côtés de ses amis, analyse, depuis Madrid sa

filie, l'actrice Vera Fogwill (1972), la deuxième de ses cinq enfants. C'était une personne qui pouvait changer la vie de ses proches. Il s'est beaucoup engagé dans ces relations-là, toujours présent en cas de besoin. Sa vie, c'était l'écriture, ses enfants, mais aussi ses amis. Il en avait de différentes générations. Malgré ça, quand il a traversé des moments difficiles, il m'a dit que les amis ne servaient à rien." Parmi ses proches, Fogwill comptait de nombreux artistes et écrivains. Il avait pourtant déclaré, comme un pied-nez à l'industrie littéraire : "Le mieux serait de ne pas avoir d'amis écrivains. Ils vivent accrochés aux classements et aux suppléments des magazines. L'idéal, ce serait d'avoir des amis riches."

"Rebelle, provoc', Fogwill traduisait son propre nom de famille, d'origine anglaise, par cette < volonté de brouillard > qui l'habitait par moments."

Rebelle, provoc', Fogwill traduisait son propre nom de famille, d'origine anglaise, par cette "volonté de brouillard" qui l'habitait par moments. Une volonté qui a sans doute contribué à semer le trouble sur certaines périodes de sa vie, les plus *border*, marquées par une consommation excessive de cocaïne (moins tabou, à l'époque) et un passage par la case prison pour une accusation d'escroquerie.

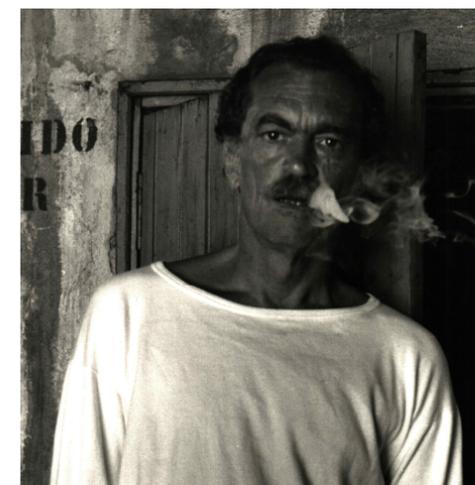
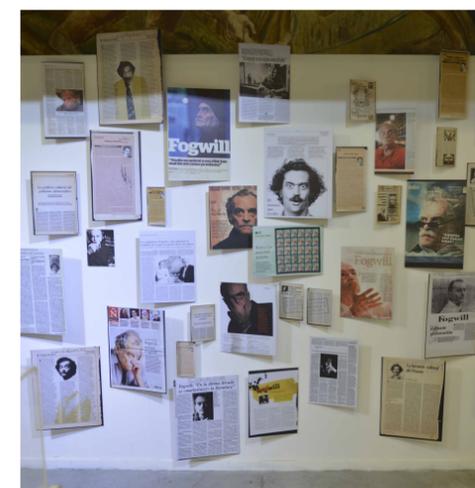
Au-delà des zones d'ombre, son travail de publiciste lui a permis de mener une partie de sa vie en dandy.

Fotos: archivo Fogwill (Biblioteca nacional)

Fogwill aimait naviguer. Au volant de sa Citroën, dans les rues de Buenos Aires, mais surtout à bord de son voilier, le Katty 2, connu de tous les navigateurs du Tigre. Avec son sens de la formule, il a contribué à encenser l'amitié à l'argentine, dont le slogan de Quilmes est devenu l'antonomase. L'empreinte d'*El sabor...* est indélébile. Elle se ressent sur tout l'esprit de la marque, jusqu'à cette campagne majestueuse de 2004, où un groupe d'amis réunis dans un bar sont à deux doigts de patenter un nouveau jour de la semaine, afin d'allonger le weekend. Osvaldo, du nom du serveur qui les abreuve en litrons, aurait pu succéder à son confrère Domingo, inventeur, toujours selon la pub, du dernier jour de la semaine.

"Parmi les multiples facettes de ce personnage < un peu génie > : le don de construire une marque."

Fogwill était sans doute plus compliqué à vivre que les jeunes et insoucians estivants qui peuplaient les vidéoclips de la marque, à son époque dorée. "Il ne faisait jamais son anniversaire, se rappelle Andy Fogwill (1969), son fils aîné, réalisateur et directeur de l'agence publicitaire Landia. Il s'exprimait davantage au travers de l'écriture". "C'était un rude. Ou en tout cas il jouait au rude. Lui disait qu'il n'avait aucun ami. Il répétait toujours ça, c'était sa blague. Alors on dira que nous étions de très vieilles connaissances", explique Jorge Revsin, photographe et camarade historique de Fogwill, qu'il fréquentait dans les années 1970 et 1980,



au café La Paz, à l'angle de Corrientes et Montevideo, et partout dans la ville. Parmi les multiples facettes de ce personnage "un peu génie", Revsin mentionne une constante : "le don de construire une marque". "Au début, tout le monde l'appelait Quique (pour Rodolfo). C'était quand il avait monté une agence d'études de marché. Par la suite, quand il s'est lancé comme poète, il se faisait appeler Fogwill. En tant que sociologue, il avait de très bonnes intuitions, à la limite de la prédiction. En plus de ça, il est doté d'un fort charisme", énumère Revsin, qui ne se rappelait pas bien que son ami était l'auteur du fameux El sabor... L'était-il vraiment ?

"Escribir es pensar, y es un slogan mío."

Fogwill

**L'exposition Fogwill:
muchacho punk**

muchacho punk, dirigida por l'historienne Verónica Rossi, accueille le public au Museo del libro y de la lengua jusqu'au 31 juillet. Y sont exposés des archives de l'auteur : manuscrits, cahiers de notes personnels, correspondances, photos, contrats d'édition, livres... Le fonds Fogwill a été donné par la famille à la Biblioteca nacional, institution de laquelle dépend le Museo del libro.

*Où : av. Gral. Las Heras 2555.
Quand : de mardi à dimanche, de 14 à 19 heures.*

Imagen extraída de la primera campaña publicitaria de El sabor del encuentro.



El sabor de cerveza Quilmes es algo especial.
Es lo que nos reúne.
Lo que nos convoca a estar juntos.
Pasándolo bien.
¿Será por eso que Quilmes es el sabor del encuentro?

Quilmes
el sabor
del encuentro



LA GRANDE INTERVIEW

ARTICLE EN FRANÇAIS

ANDRÉS DUPRAT:

Todo sobre el asado, la amistad y las bellas artes

—
Fabien Palem

El guionista y gestor cultural recibió a *La Revue* en su oficina del museo de Bellas Artes, que dirige desde 2015. Conversamos sobre los museos y sus públicos, los creativos y sus sueños, los límites de la corrección política y el culto argentino a la amistad.

La conversación podría haberse desarrollado como la de un guión. Algo escrito, bien armado y sin sorpresas. El entrevistador habría acudido con unas temáticas definidas, algunas preguntas concretas. Andrés Duprat contestaría de forma efusiva pero calculada, abriendo paréntesis tras paréntesis sin que se perdiera el hilo... Pero no. Quizás, a Andrés le guste más la improvisación, fuera del mundo del cine y de su papel de guionista, que desempeña dentro del inseparable trío amistoso-fraternal que forma con su hermano Gastón Duprat y Mariano Cohn. En el segundo piso del museo de Bellas Artes, la mesa de reuniones está copada por obras de arte embaladas. Entonces se sienta detrás de su escritorio repleto de libros de tapa gruesa. Le cuento que La Revue #3 tiene como enfoque la amistad. Le gusta. Pero en lugar de arrancar sobre el documental Todo sobre el asado (2016), tal como se lo estoy proponiendo, empieza con su película Mi obra maestra (2018). Obviamente es de las pocas que no vi, así que me cuenta el guión...

Andrés Duprat : Se basa en la amistad entre un galerista un poco comercial, medio pelo, y un artista de los que ya quedan pocos, al que le da igual vender o no. Uno de esos que existían cuando no había sistema del arte. De los que yo conocí cuando era joven: sin asistente, disruptivos, más salvajes. Ese artista de la peli perdió la memoria. Su amigo le cuenta su vida anterior y a él no le gusta. Se escribe FIN en la mano como Alberto Greco e intenta suicidarse. Pero no muere. Esa película habla de una amistad medio machista, esa camaradería que existía antes... Pará ¿Querés grabar?

“ Ahora todo está más mediado. Hay más reglas, más estructuras. La profesionalización, para bien y para mal, ha traído orden. Antes, había una relación más directa entre el artista y el galerista o entre el artista y el público. Uno podía hablar con el artista directamente, no había intermediarios. ”

La Revue : *Ya estoy grabando... Contame de esos artistas que te cruzaste cuando empezaste tu carrera.*

AD : Miguel Briante, Alberto Laiseca, León Ferrari, Luis Felipe Noé, Quique Fogwill... Eran artistas plásticos, escritores, intelectuales. Yo los admiraba; eran salvajes. Ahora todo está más mediado. Hay más reglas, más estructuras. La profesionalización, para bien y para mal, ha traído orden. Antes, había una relación más directa entre el artista y el galerista o entre el artista y el público. Uno podía hablar con el artista directamente, no había intermediarios.

LR : *¿No te parece que tantas intermediaciones alejaron al público no experto del arte? Ahora parece que da miedo opinar sobre una obra o decir lo que ella nos hace sentir... Como si un sentimiento pudiera ser equivocado.*

AD : ¡Totalmente! A partir de las vanguardias del siglo XX el arte se fue alejando cada vez más del gusto popular. Las vanguardias lo hicieron más elitista, hasta el punto de hacernos creer que era una cosa de entendidos. La obra debe invitar a sentir, no solo a entender. La incomprensibilidad en el arte, como decía Susan Sontag, debería ser celebrada en lugar de ser vista como un defecto.

LR : *Hablabas de profesionalización: ¿pensás que este fenómeno imposibilita el vínculo amistoso dentro del mundo del arte?*

AD : No sé si lo imposibilita, pero lo deteriora bastante. Porque empieza a haber reglas comerciales más claras. Igual es un fenómeno mundial. Hoy ya está todo bastante mediado y medido para protegerse y hacer mejores negocios.

“ En una entrevista, le preguntan a Orson Welles si alguna vez contrató a algún amigo y él dice que sí, que lo hace constantemente. Se trata de arte, de cultura ¡no pasa nada! ”

LR : *¿Siempre es recomendable trabajar entre amigos? En la serie Bellas Artes, de la que escribiste el guión, se denuncian esos “enchufes”, como dicen en España.*

AD : Es cierto que pasa mucho, en detrimento de la calidad muchas veces. Y no hay control sobre eso. Es verdad, hay como un epifenómeno social de relaciones, de histeria, de seducción. Pero ¿qué importa? No estamos hablando de medicina. No es que vos pedís a un amigo que te opere del corazón... En una entrevista, le preguntan a Orson Welles si alguna vez contrató a algún amigo y él dice que sí, que lo hace constantemente. Se trata de arte, de cultura ¡no pasa nada!

LR : *¿Cómo hacen los museos para mantenerse “amigables” con el público, en la era de lo digital?*

AD : Los museos son elefantes, nunca serán espacios de vanguardia, pero pueden adaptarse a los grandes cambios sociales de la humanidad. Ahora ofrecen más que exhibiciones. Se intenta que se vuelvan una especie de isla donde se puede hacer una pausa en medio de este mundo acelerado. Siempre fueron espacios de encuentro, lugares lindos para concertar citas y dar un paseo.

LR : *El gran logro de los museos es convocar tanto a los expertos como al gran público. Todo el mundo va al museo...*

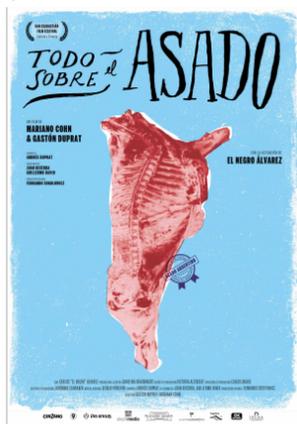
AD : Sí, porque el museo ofrece otra cosa. Es una actividad



1/



2/



3/



4/



5/

muy amable con la gente, porque no es invasiva. No es lo mismo ir a un teatro para encerrarte dos horas, con todo un ritual que implica mucha concentración y el conocimiento de ciertos códigos. Con las artes visuales, vos le dedicás el tiempo que quieras a la pieza que quieras. Podés quedarte veinte minutos o estar cuatro horas mirándola. Los museos fueron hábiles y lograron quedarse con el público que antes iba a las iglesias. Estás paseando, viendo una arquitectura particular y no te retan si hablás.

LR : **En la serie *Bellas Artes*, está muy presente el tema de la desconexión del arte con el público. Y también habla de cierta corrección política. ¿Cuándo se hizo más fuerte esta tendencia?**

AD : Esto es una novedad del siglo actual. Creo que, por suerte, ya se está desvaneciendo. Yo estoy a favor de las reivindicaciones, no de las cancelaciones. Corregir la historia con ojos del presente es peligroso. Hay que reconocer los errores, no borrarlos. Estamos viviendo en el mundo de los ofendidos, ¿viste? Estados Unidos es el líder de esa tendencia, que implica que cualquiera que se sienta ofendido tiene la razón. Para mí, las artes visuales, la literatura, el cine, la ficción en general están para poder explorar y conjurar esas fantasías. ¿Si no lo hacés en la ficción, qué nos queda? Es como si cancelaras un sueño. Uno de dormido puede soñar

—
Desde la intimidad de su estudio (1), Andrés Duprat concibe guiones donde se desarrolla su visión particular del arte contemporáneo, con una crítica asumida y reiterada a lo políticamente correcto. Entre la filmografía prolífica del trío Cohn - Duprat - Duprat (4), están *El hombre de al lado* (2) y el documental *Todo sobre el asado* (3). Cuando no escribe para el cine, Andrés dirige el museo de Bellas Artes de Buenos Aires (5), donde recibió a *La Revue* para su tercera edición.

las cosas más incorrectas, algo aberrante y eso se vuelca al arte y no está mal. En eso, me encanta la obra de Ariana Harwicz (dice mostrando *La Revue* #2, en la que la escritora está entrevistada, NDLR).

LR : **En la serie, hay una estatua que quieren retirar para cancelar a su autor. En el caso de Argentina ¿Cómo ves la relación del país con su pasado y con la diversidad?**

AD : En el sur hay mucha discusión con la mal llamada Conquista del desierto. ¡Un nombre nefasto! Ahora bien, Roca fue presidente. No creo que haya que hacerlo desaparecer como hacía Videla con los que no les gustaban. ¿No será mejor hacerse cargo? Somos eso, esa sopa como digo yo, esa mezcla, de ahí salimos nosotros. Los griegos del Siglo de Oro tenían esclavos, pero eso no va en detrimento de sus aportes a cultura y al pensamiento. Siempre habrá algo y alguien del pasado para cancelar con parámetros del futuro. El anacronismo es peligrosísimo. Imaginate que en ese mismo sentido a nosotros nos podrían cancelar en el futuro por la forma en que actuamos hoy.

LR : **Volvamos a nuestra temática y principal obsesión: la amistad. ¿Cuál es según vos el diferencial de la amistad a lo argentino?**

AD : No sé si es una cosa exclusivamente de Argentina, pero acá pasa que esa sopa que hubo entre inmigrantes instaló un espíritu aventurero, una idiosincrasia, donde el lazo amistoso pasó al primer plano. El inmigrante solía llegar solo primero, y después traía a algún pariente, pero era gente solitaria que necesitaba forjar vínculos porque carecía de la contención familiar. En ese renacer del migrante había la necesidad de crear nuevos vínculos y ahí se hizo un culto de la amistad, para mí.

LR : **¿En qué tipo de reuniones y lugares se practica este arte de la amistad?**

AD : En el café ¡sin lugar a dudas! En Italia, la gente toma café parado y se va. Acá puede durar horas. Así como nos salieron mal un montón de experimentos, ese, yo creo que salió bien. Hay un culto a la amistad y a las relaciones profundas. También tiene que ver con el psicoanálisis. Gente que se piensa a sí mismo. ¿Quién soy? ¿Qué relación tengo con la gente que me rodea?

LR : **¿Y el asado? Yo vine a hablar de *Todo sobre el asado*, del culto a la parrilla, a las reuniones espontáneas que duran un día entero...**

AD : En Europa o en EE.UU, hay más miedo, se preserva más la intimidad. Acá es más abierto. Yo te conozco recién y te puedo invitar a comer un asado hoy mismo. Si vas a una fiesta, a la gente no le importa quién sos o de dónde venís. No hay prosapia, no hay pedigree y esto se hila totalmente con lo que decíamos de la inmigración •

PARA MARTA Y FEDERICO, LA AMISTAD ES UN SECRETO

—
Emmanuel Sticchi

Muchas cosas unían a Marta Minujín con Federico Peralta Ramos, dos gigantes del arte argentino que disfrutaban declarar cuánto se querían. Ahora, saber con precisión el por qué de su “divorcio” amistoso pertenece a la ficción. Pero como en *La Revue* nos encantan las ficciones, fuimos a investigar en ellas.



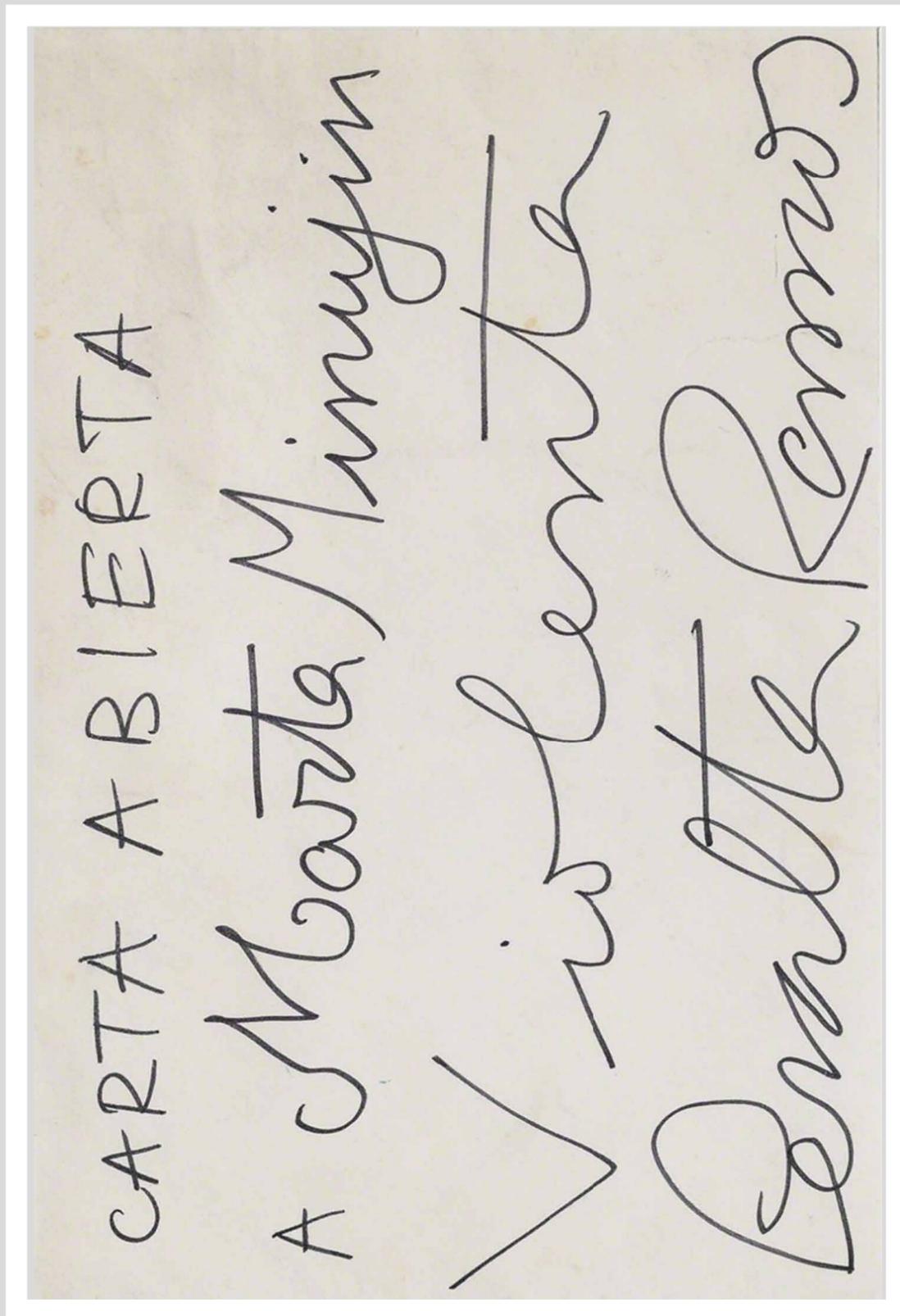
Un día, allá por la lejana década del 70, Marta Minujín levantó el teléfono y llamó a su amigo (y alter ego) Federico Peralta Ramos, como era costumbre, ya que eran íntimos, y éste, tras atender la llamada y constatar que era ella, le cortó en seco. A partir de ese día, Federico le retiró el saludo, nunca más le dirigió la palabra y, asegura Marta, la ignoraba por completo. A quien le preguntaba por el asunto, Federico respondía: “*Me divorcié de Marta porque estoy harto de que me robe las ideas*” o “*estoy harto de alimentarla metafísicamente.*” Así se dio la ruptura entre dos personajes fundamentales de la historia del arte argentino contemporáneo. Dos planetas extraños que supieron compartir órbita durante algún tiempo. ¿De los amigos uno se divorcia? ¿Cómo llamamos a esos quiebres que ocurren, de tanto en tanto, entre amigos?

Afinidad cósmica

Federico y Marta formaban parte de la vanguardia artística porteña de los 60 que, con el Instituto Di Tella como nave insignia, rompió todos los parámetros del arte argentino hasta aquel momento.

Erando excéntricos, dos psico-diferentes, que supieron hacer comunidad en los bares de la “manzana loca”, como se conocía la zona que rodeaba el Di Tella. Se mostraban juntos en la Galería del Este, en el Florida Garden o en La Rambla. Se conocieron en ese ambiente tan variopinto de artistas raros, de discusiones de café, ebullición de ideas y experimentación creativa. Se dice que el intermediario en aquella amistad fue el pintor Pier Cantamessa. Durante un tiempo fueron una especie de trío a los que apodaban “los tres mosqueteros”. Pero en ese acercamiento hubo algún tipo de química especial entre Marta y Federico, se quisieron, encontraron una afinidad cósmica que los hermanaba y se volvieron inseparables.

Federico fue precursor de un dadaísmo local, una suerte de Duchamp porteño, dice María Gainza, y que hizo del gesto artístico su marca registrada. Comenzó como artista plástico, pero rápidamente se volvió él mismo el objeto de su obra: sus intervenciones públicas, generando situaciones, yendo tras la búsqueda de una charla, recitando, escribiendo en servilletas o cantando canciones como *La hora de los magos*. Su lugar era Buenos Aires: “*A mí me gusta acá*”, dice su poema. Marta, en cambio, viajaba. Durante los 60 pasó temporadas en París, donde desarrolló sus esculturas habitables con colchones y los primeros happenings, y también en Nueva York, donde abrazó el hippismo, la psicodelia y el arte pop. Cuando regresaba a Argentina, realizaba proyectos ambiciosos como las instalaciones *La Menesunda* o *El Batacazo*. Pero en cuanto conseguía alguna fuente de dinero, volvía a irse al extranjero.



Obra de Federico Manuel Peralta Ramos.
Carta abierta a Marta Minujin., Sobre intervenido con
marcador. 5 9/10 x 9 1/10 in | 15 x 23 cm
(Colección privada Clarice Oliveira Tavares)

Cuando coincidían en la ciudad, Federico y Marta se encontraban todos los días en el Florida Garden y se quedaban hasta la tarde charlando. Marta afirma que tenían una especie de amor platónico, que inventaban cosas sin parar y que les gustaba hablar poéticamente. “Comíamos huevos duros con café. Una vez yo pedí un huevo y Federico pidió dos; pedí tres y Federico pidió cuatro, y así llegamos a comer más de veinte”, comenta en el libro *Del infinito al bife* de Esteban Feune de Colombi. Cumplían años con un día de diferencia, Federico el 29 de enero y Marta el 30. Solían festejar juntos en un restaurant de la calle Reconquista. Se adoraban. Cuando Marta tomaba ácido lisérgico, él llevaba uno encima pero sin tomarlo (no bebía alcohol ni consumía drogas). Federico frecuentaba burdeles y cabarets y Marta solía acompañarlo. Hablaban con prostitutas, strippers y contorsionistas. Federico llevaba a Marta a sus sesiones con el psicoanalista Jaime Rojas-Bermúdez.

“ Él frecuentaba burdeles y cabarets y ella lo acompañaba. Hablaban con prostitutas, strippers y contorsionistas. ”

Minujin, en la actualidad, asegura que la ruptura entre ellos se debió a los celos de Federico. En 1975 realizó la performance participativa *La Academia del Fracaso* en el CAyC, obra que se había gestado al calor de las conversaciones con Peralta Ramos en el Florida Garden. Marta lo invitó a hablar y Federico se puso a disertar en contra de ella: que se iba a Estados Unidos a robar ideas y traerlas a Argentina. No era algo atípico, Federico solía hacer esas cosas cuando lo convidaban a hablar. Pero quizás fueron esas palabras realmente los primeros clavos del ataúd en el que descansaría más tarde su amistad con Marta. Eran distintos. Los dos ganaron la beca Guggenheim: Minujin en 1966 y con el dinero se trasladó a Nueva York; Peralta Ramos, en 1968, pero, en vez de viajar

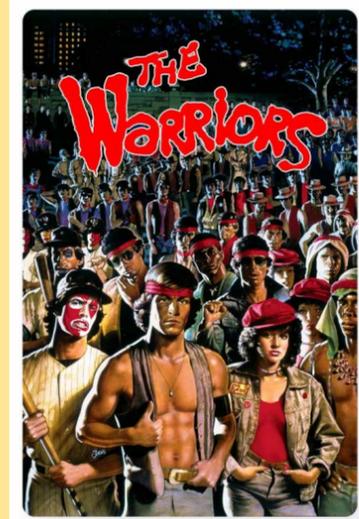
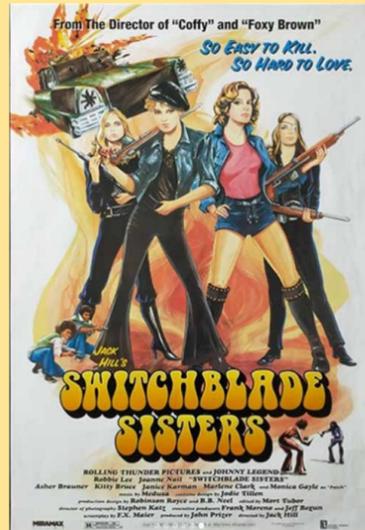
a Estados Unidos, se quedó en Buenos Aires y se gastó la guita en una cena en el Hotel Alvear para todos sus amigos.

La ficción como consuelo

Las amistades son terrenos endeblés, movedizos. Un vínculo que a veces no hace pie en la jerarquía de las relaciones interpersonales, a la sombra de la pareja o la familia que tienen marcos legales que los avalan. Es por eso mismo que el quiebre de una amistad cae siempre en saco roto, se pierde por algún lado. Una amistad puede terminar por deterioro del tiempo, por la pérdida de intereses comunes, por la distancia o puede concluir a partir de algún acontecimiento que genera un enfrentamiento. En inglés existe el término *feud*, que refiere a una larga enemistad debido a un desacuerdo tonto. *Feud* se titula la serie de Ryan Murphy que ha llevado a la ficción icónicas rencillas en la cultura popular estadounidense del siglo XX: el incordio entre Joan Crawford y Bette Davis durante el rodaje de *¿Qué pasó con Baby Jane?* y la desavenencia entre Truman Capote y sus acaudaladas amigas pertenecientes a la clase alta neoyorquina. Si en una realidad paralela quisiéramos imaginar una nueva temporada de *Feud* ubicada en Sudamérica, la ruptura del vínculo entre Federico Peralta Ramos y Marta Minujin sería buen material. Un vínculo roto entre dos amigos es un hiato que regala un espacio en blanco sobre el cual echar a volar la imaginación. En el terreno de la ficción podemos elucubrar infinitas razones que pudieron llevar a dos personas muy cercanas a tomar caminos separados. Podemos imaginar a Federico Peralta Ramos dándole vuelta la cara a Marta Minujin en el Florida Garden o a Marta destruyendo las obras que Federico le había regalado en tiempos afines. Una amistad es antes que nada, un secreto. Solo los involucrados conocen de verdad qué fue lo acontecido entre ellos. Intentar acercarse desde afuera es, a todas luces, un fracaso. Quedan los rumores, las historias, los inventos. La ficción es un consuelo ante lo inconmensurable, ante lo escondido. Federico ya no está, murió en 1992. Marta lo recuerda con cariño, siempre será su mejor amigo del mundo del arte. Sus años de amistad son un mito, los motivos de su divorcio, un enigma que sigue flotando sobre Buenos Aires •



ARTICLE EN FRANÇAIS



FILMS SOBRE AMISTAD

Sofia Kauer

Parece fácil armar una lista... No lo es. Mucho menos si se trata de una selección de los mejores films sobre amistad, un concepto que varía según las etapas de la vida.

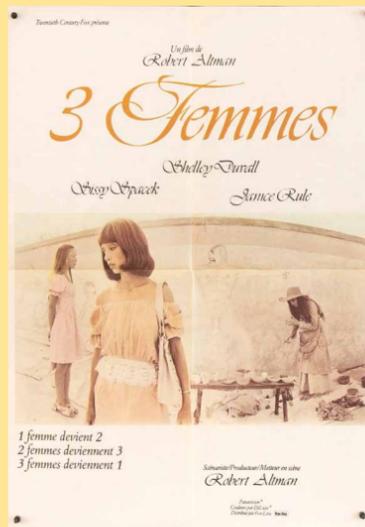
En el mundo adulto, la amistad se suele padecer redefiniciones o incluso diluirse. Las relaciones individuales caen en la trampa del amor romántico, hetero u homosexual, relegando, lastimosamente, la amistad a un espacio ambiguo que es más fácil de retratar en grupos (o pandillas) que en dúos.

Por eso, muchas veces la amistad como temática de lealtad, fidelidad, amor o completud pura queda asociada a las historias de la infancia y la adolescencia, donde los vínculos no están subordinados a las dinámicas típicamente románticas.

De ahí que Disney, con su enfoque en las relaciones genuinas y desinteresadas, se convierta en uno de los primeros referentes de películas sobre amistad. Desde Blancanieves (1937) con sus amigos animales, The Fox and the Hound (1981) - muy recomendada - hasta Toy Story (1995), la amistad ocupa un lugar central como un vínculo que trasciende diferencias y se mantiene como un refugio emocional frente a los desafíos de crecer y de lo afectivo de la vida.

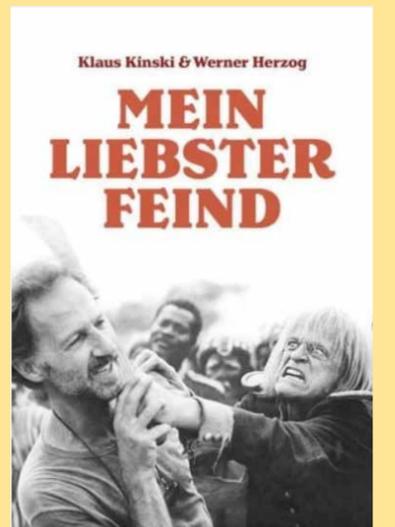
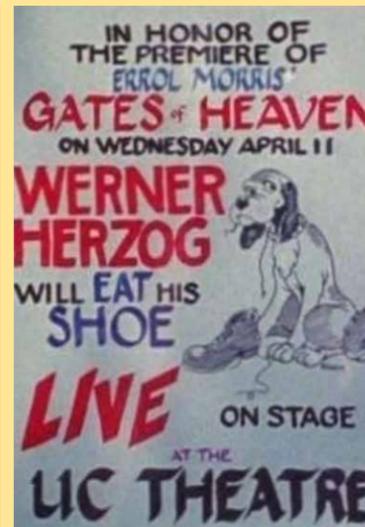
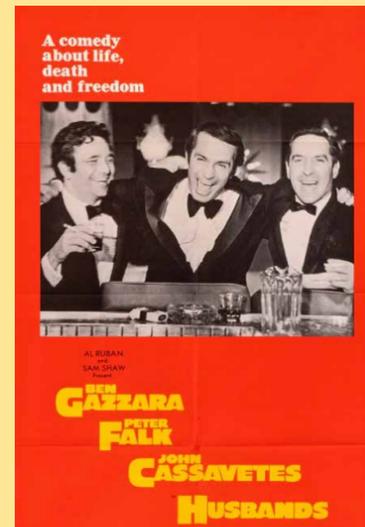
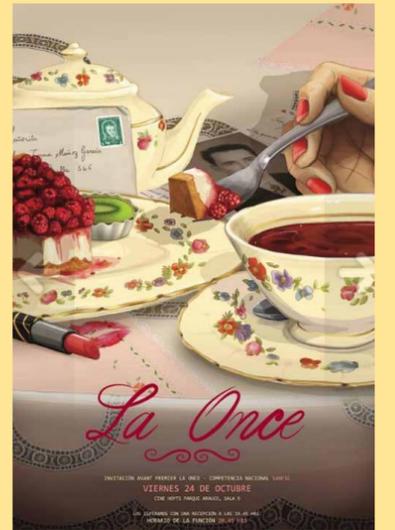
Dejando de lado el mundo de la infancia, en esta lista, cada película aborda la amistad desde ángulos únicos, recordándonos que, aunque sea difícil de capturar, este vínculo sigue siendo una de las expresiones más profundas de lo humano.

- 1/ **Switchblade Sisters (1975)** de Jack Hill.
Exploitation film de grupos de amigas pandilleras; película favorita de Quentin Tarantino.
- 2/ **The Warriors (1979)** de Walter Hill.

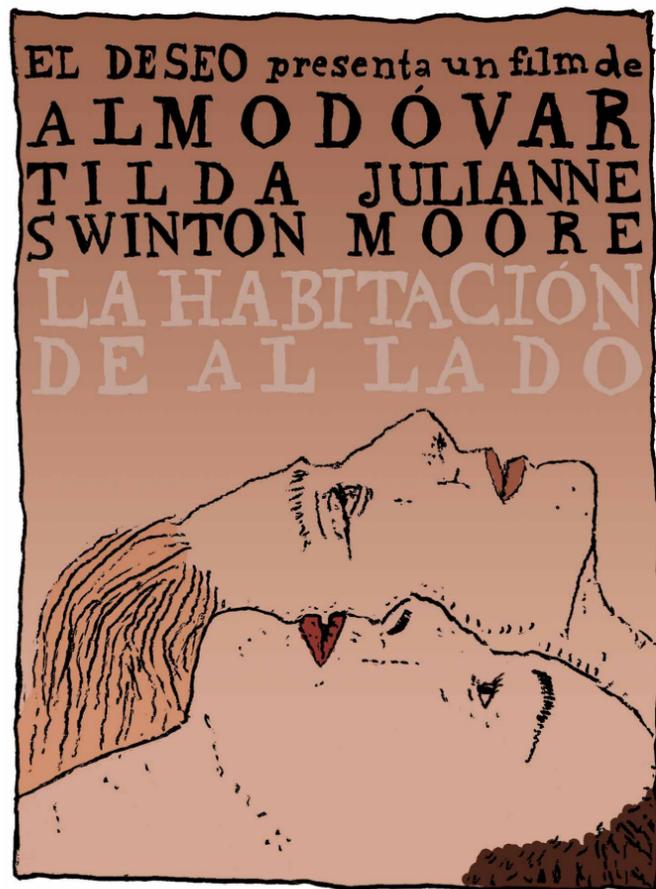


- 3/ **Thelma & Louise (1991)** de Ridley Scott.
Clásico que tiene que estar. No necesita presentación.
- 4/ **3 Women (1977)** de Robert Altman.
Tres mujeres muy distintas entre sí que se conectan profundamente y se acompañan.
- 5/ **Ghost World (2001)** de Terry Zwigoff.
Si pueden leer el comic de Clowes, también se recomienda. Con Thora Birch, Scarlett Johansson y Steve Buscemi.
- 6/ **Husbands (1970)** de John Cassavetes.
Un amigo muere, los tres que quedan del grupo después del funeral deciden no regresar a sus casas ni a sus trabajos, sino que emprenden juntos una aventura que reconecta la vida y la muerte.
- 7/ **Werner Herzog Eats His Shoe (1980)** de Les Blank. Es un pequeño corto documental, donde el director de cine Werner Herzog cumple la promesa de comer su zapato ya que su amigo Errol Morris efectivamente realizó su gran primer Film.
- 8/ **My Best Fiend (1999)** de Werner Herzog.
La traducción al español fue Mi enemigo íntimo. Es un documental en donde Herzog presenta su relación íntima y también profesional con el actor Klaus Kinski.
- 9/ **The Florida Project (2017)** de Sean Baker.
La película de la década. En moteles pobres y condiciones tristes de los suburbios de Disney, aparece la amistad para salvarse de la realidad.
- 10/ **La Once (2014)** de Maite Alberdi.
Documental que retrata más de 60 años de amistad en una tarde de té y tortas entre un grupo de señoras.

Los que no puse y siempre deberían estar: The Breakfast Club (1985) de John Hughes, Stand by Me (1986) de Rob Reiner, AKA Mi primer beso (My Girl, 1991) de Howard Zieff. Tampoco puse nada entre mundo animal y mundo humano como la clásica Free Willy (1993) de Simon Wincer, ni entre el mundo terrestre y extraterrestre como E.T. the Extra-Terrestrial (1982) de Steven Spielberg; entre muchísimas otras •



AMIGAS PARA MATAR, AMIGAS PARA MORIR



—
Julián Gorodischer

Un recorrido por la noción de amistad en dos perlas de la cinematografía mundial, separadas por veintinueve años: “La ceremonia” (1995) –de Claude Chabrol- y “La habitación de al lado” (2024) –de Pedro Almodóvar-.

—
Ilustraciones de Pablo Denipotti. Ambas reinterpretan los afiches oficiales de estas dos películas sobre amistad entre mujeres.



ARTICLE EN FRANÇAIS

Cofradía donde se habita el secreto. Los que se ven en pantalla son dos pares de amigas que quedarán para siempre en la memoria del cine de todos los tiempos: Jeanne y Sophie, las chicas de Chabrol en *La ceremonia*, versus Ingrid y Martha, las de Almodóvar en *La habitación de al lado*. ¿Cuán afín es la idea y la puesta de la amistad entre mujeres bajo la lupa del cine francés de los años 90 y del castizo Pedro Almodóvar, que compone un fresco minimalista en su primer film hablado en inglés? Cambia el contexto pero no el modo de ejecutar una misión prohibida –matar o darse muerte-: siempre entre secuaces en el arte de evadir una forma de dominación superior. Las primeras –las pioneras- son la pelirroja y la cobriza más importantes e intrigantes (junto con Catherine Deneuve) del cine francés del último siglo y medio. Sophie (Sandrine Bonnaire) es heredera de la figura de Severine (la mujer dual de Luis Buñuel, en *Belle de Jour*, 1967): en *La ceremonia* se la nombra en uno de los programas que mira embelesada Sophie, la mucama de la familia burguesa de un pueblo de provincia, representada por la actriz fetiche de Agnès Varda, imantada por esa capacidad de evadir el calvario doméstico.

Para matar –según dictamina *La ceremonia*- o para morir –eutanasia mediante ante un cáncer terminal, en *La habitación de al lado*- es fundamental que esté la sosías posibilitándolo: la amiga es la que da ánimos; ayuda a construir un mundo aparte, un lenguaje propio, risas que se sostienen en el marco no propicio de una despedida brutal; pero ante todo, construyen de a dos –como también sucedía en *Thelma & Louise*, de Ridley Scott, por fuera del continente europeo- una resistencia al hombre o la institución familiar tradicional a través del amor a su proyecto de sublevación.

¿Ante quién o qué resisten?

Jeanne y Sophie son “lo nuevo que no termina de nacer”. Jeanne está fuera de sí en su fascinación/ odio hacia la familia burguesa. Devenida amiga logra que el zumbido persistente de su prédica convenza a Sophie (“la criada” recién llegada al pueblo) de la villanía encubierta en un protocolo de mando (el de “la patrona”) que se basa en su capacidad de dominar y humillar a su conviviente subalterna. La película será, en este punto, la historia de una sublevación personal asistida: la amiga es quien



murmura continuamente sobre la inequidad del vínculo con su dominadora.

La analfabeta del personaje de Sandrine Bonnaire padece la falta de lenguaje escrito como emblema de inmovilidad social y su dependencia a otro poderoso superior; entonces, la amiga (Huppert) la entrena en el resentimiento; juntas acopian y después comentan detalles de la vida íntima de la familia burguesa. Darles muerte será la herramienta para la liberación de Sophie. De mano de su amiga –que trabaja como empleada del Correo del pueblo, y se supone que viola la correspondencia de la familia-, ganará en ímpetu y se desprenderá de su vergüenza originaria.

“ la amiga es la que da ánimos; ayuda a construir un mundo aparte, un lenguaje propio ”

Las chicas de Chabrol de pronto están desembozadas: su fuerza es reactiva; son pura oposición vibrando en un hiato de amor *fou* pulsional, fuerza de choque contra la burguesía y el cristianismo que finalmente (alerta: spoiler) le darán muerte a la Huppert en la figura del vehículo conducido por el sacerdote del pueblo.



ARTICLE EN FRANÇAIS

La Huppert había dejado sola en la mansión con los cuerpos recién masacrados a la Bonnaire, y ésta pronto sería encontrada in fraganti demostrando que, en ambas películas, matar o morir se construye de a dos pero se resuelve a título personal.

Problemáticas de Estado

Llegados a *La habitación...*, ya no están los grandes relatos: la lucha de clases, ni la dominación religiosa, ni el inaccess a la educación y la cultura. Sophie, entre tanto que tiene de subalterna, no sabe leer. Almodóvar, donde Chabrol había instalado la batalla de clases sociales, encarna una resistencia secreta a través del retiro individual y el trabajo de aceptación. La fuerza aquí es proactiva y refiere a la defensa del derecho de darse muerte ante –por ejemplo– un cáncer terminal.

“ no hay colectivos ni clases a los que enfrentarse sino que la apuesta consiste en refundarse y seguir sumando derechos individuales ”

La lucha de Martha (Swinton) es una última demostración de auto control que pretende un mes glorioso en la naturaleza, en buena compañía, en el marco de una infraestructura monumental que permita saldar algunas cuentas pendientes con el pasado. Ella también se enfrenta a una dominación: el opresor, en este caso, es la Medicina, junto con la Salud pública y el poder de Policía, agrupados ante la defensa de un orden constituido. Ante la Ley, Martha e Ingrid (Julianne Moore) construyen una

salida proactiva, por fuera del marco legal, en un purgatorio elegido.

Algunas cuentas como la de Martha con su hija se saldan demasiado tarde y será la amiga, que da prueba de cómo se desenvuelven estas amistades vitalicias que resisten a la distancia y la ausencia, la que continuará el vínculo materno-filial perdido. Será una representante o delegada que a su vez anhelaba un vínculo duradero y sostenible para sí misma.

De signo contrario al film de Almodóvar, *La ceremonia* las encuentra, no guardando un secreto compartido –como en su film hermano– sino intercambiando secretos traídos de otras vidas vividas en una sola: ellas no son puro debut como Swinton-Moore; ellas vienen de haber violentado la Ley, dando muerte al padre y al hijo, al Patriarcado anticipado en esta fábula que requiere, a su vez, otro tipo de actuación: un expresionismo de miradas intensamente misteriosas que se puede ver como *demodé*, pero que es sumamente eficaz en una narración hecha en base a símbolos.

En cambio, cuando encontramos a Moore-Swinton, la Historia “ha terminado” (Fukuyama dixit): ya no hay colectivos ni clases a los que enfrentarse sino que la apuesta consiste en refundarse y seguir sumando derechos individuales; ganarse el cielo a través del arte; hacer de las actrices un conducto casi invisible que permita prodigar el color y la forma de un atardecer nevando o una portada de un libro atesorado que llevan a Martha a decir: “Sólo por esta imagen valdría la pena seguir viva”.

Como a su antepasada en el arte de matar o morir entre amigas, a Sophie (Bonnaire) no la tocan la moral, ni la Ley ni las Buenas Costumbres: la amistad entre mujeres potencia su “locura”, entendida como una salida de lo real-cotidiano: despega los pies de la Tierra, sueña y plasma, sin que importen los efectos ni las consecuencias de un atrevido acto creativo en torno al amor y la muerte ●

50 RAZONES PARA... PERDONARLE A UN AMIGO

— Pilar Lonzieme

1/ Porque todos nos mandamos macanas sin querer queriendo. 2/ Porque errar es humano y perdonar es divino. ¿Sos divino o no? 3/ Porque vamos a volver a querernos. 4/ Porque, como dice la canción, un amigo es una luz. 5/ Porque a veces todos merecemos una nueva chance. 6/ Porque no hay dos amigos iguales. 7/ Si Nelson Mandela perdonó a sus enemigos, ¿Cómo no vas a perdonar a tu amigo? 8/ Porque nadie es normal ni perfecto. 9/ Porque perdonar no significa que todo tiene que volver a ser como antes. 10/ Para aprender a resolver problemas. 11/ Para no tener el “corazón con agujeritos”. 12/ Porque podemos extrañarlo en el futuro 13/ Porque estar enojado equivale a tomar un frasco de veneno todos los días. 14/ Para que la vida sea más sabrosa 15/ Porque sirve para empezar de nuevo. 16/ Porque quizás nadie espera que tengas esa reacción ¡Sorprendelos a todos! 17/ Para liberar al corazón. 18/ Para tener un 2025 más tranquilo. 19/ Porque perdonar no es aprobar ni justificar. 20/ Para calmar la mente 21/ Porque, en verdad, el perdón es para beneficiarse a uno mismo. 22/ Para ser más amigos que antes. 23/ Porque sí. 24/ Porque el perdón es una herramienta de paz. 25/ Por conveniencia, sabe algo que no sabemos? 26/ Porque son la familia que elegimos. 27/ Porque cualquier relación tienen etapas. 28/ Porque perdonar hace que una herida deje de doler. 29/ Porque las mascotas no toman vino ni cerveza. 30/ Porque nos puede donar sangre o un riñón. 31/ Porque el enojo puede convertirse en resentimiento. 32/ Para aprovechar el 2x1 del cine. 33/ Porque capaz más adelante seas vos el que tenga que ser perdonado. 34/ Para no aguantar a otros amigos pidiéndote que lo perdone. 35/ Porque todo puede terminar mañana. 36/ Porque es lo que haría alguien como Buda Gautama. 37/ Porque si nos podemos perdonarnos a nosotros mismos, deberíamos poder perdonar a otro. 38/ Porque sirve para separar al “artista” de la “obra”: un acto errado no define a una persona. 39/ Porque tu amigo se merece que lo perdone esta vez. 40/ Porque a veces hay que perdonar aunque el otro no pida perdón, es así. 41/ Para no quedarse con la sangre en el ojo. 42/ Porque perdonar es ser fuerte. 43/ Al perdonar no perdés nada. Si no perdonás podés perder a un amigo. 44/ Porque... ¿Por qué no habrías de perdonar? 45/ Para sanar el pasado y el futuro. 46/ Porque capaz no es tan grave y estás exagerando con tu enojo. 47/ Porque salvar una amistad está bien. 48/ Para dar un buen ejemplo al mundo. 49/ Porque seguro que tenés más de 50 razones para amigarte. 50/ Porque si lo que hizo es imperdonable, no era un amigo ●



Imagen extraída del documental "El tiempo perdido" (2020)



ARTICLE EN FRANÇAIS

EN BUSCA DE LA AMISTAD PERDIDA

— Celeste Gómez Foschi

En un bar de Recoleta, unos lectores mayores bucean en una obra infinita y, al perderse en ella, se hacen amigos involuntarios... "Amigos de Proust".

Proust estaba en contra de la amistad. La describe como una experiencia llena de contradicciones y fuente de malestares, una pérdida de tiempo que lo hacía alejarse de su verdadero placer: estar en soledad con sus pensamientos. Pero lo que él no se hubiera imaginado es que, casi un siglo después, su obra emblemática, *En busca del tiempo perdido*, sería la razón por la que un grupo de lectores mayores se reúna durante décadas en un bar porteño para leer y analizar su texto, y también para conversar sobre algunos de los aspectos más profundos de la condición humana como el paso del tiempo, la muerte, la memoria.

Red afectiva

Y aunque los miembros de este grupo no se consideren amigos en el sentido tradicional, con los años han logrado conformar una verdadera red afectiva en torno

al escritor francés. "Nosotros somos colectivamente amigos de Proust", sentencia Alberto, uno de los fundadores del grupo.

Estos encuentros, que continúan realizándose el último sábado de cada mes en un bar de Recoleta, fueron immortalizados por la directora María Álvarez en el documental *El tiempo perdido* (2020). Ella registró al grupo durante cuatro años y se convirtió en una persona clave para sus miembros, así como mi puerta de entrada a uno de los encuentros dedicado a leer el último capítulo del séptimo tomo. Aunque hoy la mesa alberga a casi un tercio de los participantes originales, hay un componente profundamente conmovedor en este ritual sostenido durante más de 23 años. Un ritual que trascendiendo el contenido de la novela, es un espacio de pertenencia que ha resistido la adversidad: el grupo no solo ha superado el cierre del bar de Tribunales que lo vio nacer, sino

que ha sobrellevado la ausencia de algunos de sus pilares fundamentales, manteniéndose en pie como un auténtico acto de resistencia basado en el amor a la literatura, al arte y a Proust. "Algunos llegan y otros se van, pero nunca dudé de que vendrían", confiesa María Álvarez.

Todo lo que sucede en los encuentros va a contrapelo de nuestra contemporaneidad: la obra que leen es monumental; el espacio se sostiene ya hace muchos años solo por amor al arte; en los encuentros se lee en voz alta. En un mundo donde la comunicación es virtual y efímera, donde se puede borrar lo que se escribe y lo que aburre se desecha, aquí la presencia es exigente. La conexión es real, y se requiere una atención plena hacia el otro. Este espacio desafía la lógica mercantil y productiva que nos reina actualmente, invitándonos a estar presentes, a escuchar y a sentir. Suspende la realidad por dos horas y conectarse colectivamente con un mundo rico y complejo. Es en la incomodidad de la cercanía donde se forjan

vínculos auténticos, donde se aprende a sostener conversaciones profundas, incluso cuando se disiente. La amistad se convierte en un refugio donde uno puede perderse en el mejor de los sentidos y abrazar la complejidad de la vida.

Los proustianos aseguran tener un vínculo profundo con Proust y conocer al personaje de Albertine más de lo que conocen a muchas personas cercanas. Pero sin darse cuenta, a través de la literatura también fueron forjando entre ellos un lazo singular: un refugio contra la soledad, una vía para conocerse y compartir experiencias.

Junto con la directora del documental, **María Álvarez**, conversé con algunos de los integrantes del grupo, **Alberto Gelman**, **Elisa Grigo** y **Susana Borodienz**, quienes me compartieron sus reflexiones sobre la amistad, lo que los une al legado de Proust y el impacto que los encuentros literarios han tenido en sus vidas a lo largo de más de dos décadas.

" Un ritual que trascendiendo el contenido de la novela, es un espacio de pertenencia que ha resistido la adversidad "

La Revue :

Ya llevan más de 23 años de encuentros. ¿Se consideran amigos?

Alberto Gelman :

Somos colectivamente amigos de Proust, pero no entre nosotros. Habría que definir qué es la amistad. Nosotros somos un grupo de gente que le interesa la literatura y las cuestiones vitales de la vida. Este es un espacio donde se viene a hablar de cosas importantes que muchas veces no se hablan con los amigos. En cambio, en el grupo sí. Incluso yo conocí mucha gente acá, que no sé si era amistad o no, pero cuando dejaban de venir significaban grandes pérdidas personales; porque gente con la que hablar de cosas vitales, no hay mucha.

La Revue :

Es hermoso que no hayan suspendido los encuentros en ningún momento...

Susana Borodienz :

La continuidad es fundamental en la vida y también en la amistad, ahora que lo pienso. Si dejás de ver a un amigo, te ponés triste, sentís un vacío; si te da lo mismo verlo que no verlo, entonces es un conocido. Con Proust es lo mismo, si dejo de leerlo me pongo triste.

LR :

María, ¿Qué fue lo que te interpeló del grupo para hacer una película?

María Álvarez :

Me produjo mucha admiración el hecho de que sostengan tanto tiempo el encuentro y la pasión. Hubo una identificación muy grande. En mi caso toda mi vida gira en torno al cine y al arte; si bien es mi trabajo, en el fondo también es una obsesión. Me sentí representada. Tener esa pasión no es poca cosa. Puede ser una forma de soportar los límites que te pone la realidad o circunstancias dolorosas.

LR :

Registraste los encuentros durante 4 años. ¿Qué te dejó esta experiencia?

MA :

Para mí que el grupo siga es completamente emocionante, aunque haya vacíos muy notables. Hay mucha gente que hoy no está. Y que parezca que el grupo no se modificó es algo trágico y a la vez hermoso... Ellos aceptaron las ausencias como parte de la vida y siguieron adelante. Es una enseñanza que me están dejando:

asumir las pérdidas y los dolores, abrazar lo que queda y seguir. Es otra forma de resistencia que yo no había pensado cuando hice la película. Y cuando cada tanto vengo a los encuentros, para mí los ausentes también están, porque viven en la película.

LR : **Si bien la amistad no es un eje central en el documental, ¿qué pensás como espectadora y participante de esos encuentros de lectura?**

MA : Sí, para mí la amistad no era un eje en la película. Pero creo que el encuentro presencial te exige e implica un lugar de resistencia, además de ser una red afectiva. La amistad te pone en jaque; sostener una amistad implica riesgo: lugares incómodos, disentir. Hoy ante cualquier incomodidad uno se va. Vivimos la vida intentando facilitárnosla y en el fondo la vida es más compleja que eso, o al menos la vida rica. Lo contrario es una vida indolora donde todos piensan como vos o no te encontrás porque preferís no intimar demasiado.

LR : **¿Por qué Proust y no otro autor?**

AG : Yo sigo leyendo a Proust porque en cada nueva lectura hago nuevos descubrimientos. Proust es tan grande... En realidad él dice que los hechos son superficiales. Lo importante es lo que hay abajo. Y yo me pregunto: ¿qué es lo que hay abajo? Por otro lado, uno encuentra mucho placer en el lirismo de las páginas, más allá del sentido. Eso te colma.

SM : Para mí es un acto de rebeldía. Y aunque no sea mi escritor favorito, lo que me pasa con Proust no me pasa con otro autor. Cuando lo leo siento que entro a una habitación, cierro la puerta y estoy a solas con él. Me siento en un mundo aparte.

Elisa Grigo : A mí Proust me significa un tiempo recobrado. Me conecto con un mundo de hipersensibilidad, que te pone en carne viva frente al mundo. Yo ahora, que tengo piel de elefante, me puedo permitir conectarme con eso. Siento que recuperé una sensibilidad que tenía poco frecuentada, casi olvidada.

LR : **¿Cómo modifica la lectura el hecho de que se haga en grupo?**

AG : Las lecturas se nutren unas a otras. Leemos y hablamos de la vida. Le damos vida a la obra de Proust. Yo siento que trabajo para él (*se ríe*). Creo que si él estuviera acá, estaría contento conmigo y con el grupo.

María Alvarez

Argentina, escritora y directora de cine. Realizó una trilogía documental compuesta por "Las cinéphilas" (2017), "El tiempo perdido" (2020) y "Las cercanas" (2021), en la que aborda de manera involuntaria el paso del tiempo y el arte como una forma necesaria de habitar el mundo y de sobrevivirlo.

TRADUCIR ES VOLVERLO AMIGO AL EXTRANJERO



ARTICLE EN FRANÇAIS

Santiago Hamelau

El arte generoso de acercar mundos permite el primer el encuentro entre un lector de una lengua y un autor de otra. La literatura argentina desborda en escenas de traducción marcadas por la amistad. La Revue recuerda algunas de ellas.

Una paradoja. La traducción parte de la no comunicación. Según Ricoeur, la existencia de muchas lenguas crea la necesidad de saltar límites. Traducir es traficar entre lenguas, abriendo formas inéditas de decir y acercando individuos a otras vidas. Con los libros viajan ideas y personas. La traducción acoge y transforma. Extiende la amistad más allá de una lengua, generando mutaciones y lazos inesperados. No es traición sino guía. Traducir es prestar mi lengua al extranjero. El traductor, potencialmente el mejor lector, examina quirúrgicamente el texto. Este trabajo íntimo explora múltiples capas, estableciendo una amistad fantasmática y feliz.

Albert Camus - Victoria Ocampo

Entre las figuras que tejieron puentes entre Argentina y el mundo, y en particular entre Argentina y Francia, se encuentra Victoria Ocampo. Su vida fue desde el comienzo una confusión de lenguas. En sus noches de infancia, se arrodillaba para rezar en la lengua de Edmond Rostand, había aprendido el alfabeto francés antes que el español. Conoció a Camus traduciendo su *Calígula*. Más tarde, en Nueva York, lo vio en carne y hueso. Se cayeron bien, iniciaron una correspondencia. Cuando Camus vino a Buenos Aires, se hospedó en la casa de Victoria. La amistad entre ellos no sufrió la distancia del Atlántico. Camus le escribió a Victoria: "deseo también que establezcamos por lo menos una correspondencia un poco seguida. Somos solo un pequeño número y nos perdemos al azar de los continentes. Juntémonos. Juntémonos". Tras la muerte de Camus, Victoria continuó revisando las traducciones de su amigo.

Emily Dickinson - Jorge Luis Borges - Silvina Ocampo
Silvina Ocampo traspasó al español más de 500 poemas de la trascendentalista Emily Dickinson.

En esas traducciones colaboró su amigo Borges. Bioy Casares comenta que la actividad sirvió para que Silvina y Borges se acercaran luego de algunas diferencias. El prólogo que este último le dedicó a la edición de los poemas revela cómo una amistad no elude la concesión: "He sospechado que el concepto de versión literal, desconocido a los antiguos, procede de los fieles que no se atrevían a cambiar una palabra dictada por el Espíritu. Emily Dickinson parece haber inspirado a Silvina Ocampo un respeto análogo". Borges, que no adscribía a la traducción literal y prefería la modificación del original en función de algún aspecto relevante, debe haber tenido que ceder ante la obsesión de Silvina por emular las palabras, los silencios, la extrañeza de la lengua de Dickinson en español. Esta concesión, vuelta elogio en el prólogo, seguramente fue un acto de amistad.

Gombrowicz y su equipo

El escritor Witold Gombrowicz quedó varado en Argentina a causa de la segunda guerra mundial. Sin saber casi español y junto a un grupo de latinoamericanos que lo querían y admiraban, pero que no sabían polaco, intentó traducir su delirante obra *Ferdydurke* en un contexto no menos delirante. Él mismo confiesa en el prólogo: "Esta traducción fue efectuada por mí y sólo de lejos se parece al texto original". Adolfo de Obieta, escritor que integraba el equipo de entusiastas, recuerda que quiso apoyar a Gombrowicz económicamente para que pudiera dedicarse enteramente a la traducción. Propuso crear un fondo junto a una docena de amigos que iban a aportar 100 pesos. El monto no era un regalo sino un préstamo a saldar luego del cobro de los derechos de autor. Más tarde, apareció la mecenas Cecilia Benedit de Debenedetti y resolvió la situación. Gombrowicz, en agradecimiento, le dedicó la edición argentina de *Ferdydurke*.

Irina Bogdashevski, entre Rusia y Argentina

La vida de Irina estuvo repleta de viajes y peripecias hasta llegar a Argentina y adquirir una casa con jardín en la ciudad de La Plata. Allí, en medio de los árboles, tradujo a Tolstoi, Dostoievski, Chéjov, Shklovski, Tsvietáieva, entre otros. En una entrevista, la única que aparece en Youtube, dijo que traducir es un atrevimiento y que proviene de la urgencia de querer compartir un texto con otros •

UNA DE ESAS AMISTADES INGLESAS



—
Santiago Llach

La amistad entre Jorge Luis Borges, un argentino extraordinario, y Adolfo Bioy Casares, quien la registró con devoción y obsesión, es un caso exótico de un fenómeno típicamente argentino.



ARTICLE EN FRANÇAIS



Borges, Esther Vázquez, Silvina Ocampo, Cecilia Boldarin, Adolfo Bioy Casares, Marta Bioy. En Mar del Plata, el 21 de febrero de 1964.

Argentina fue inventada por un grupo de comerciantes porteños afines al contrabando. La mitología del país naciente se fundamentó en la extensión llana de la Pampa, el desierto verde. Su epopeya en verso fue el *Martín Fierro*, protagonizado no ya por un alto héroe aristocrático sino por un matrero que se va a la frontera, a la Pampa, para huir de las garras armadas del Estado.

De estas mitologías todavía jóvenes proviene, ciento cincuenta o doscientos años después, un tópico argentino: el de la informalidad, sea impositiva o relacional. La verdadera economía funciona por fuera de la economía blanca, y la contención proviene no de las instituciones organizadas sino de instituciones menos orgánicas, como los clubes deportivos u otras asociaciones de afinidades electivas. La institución inorgánica por excelencia, la que extrañan quienes se las rebuscan en el exterior, es la de la amistad, practicada a través de dos ejercicios gastronómicos: el del mate y el del asado.

Lo de “Los Bioy”

En los márgenes del Estado voluntarioso, en los márgenes de la página y en los márgenes de la cultura occidental, Jorge Luis Borges, un argentino exótico, de abolengo criollo, criado por azar o confusa deliberación paterna en la Europa de la Gran Guerra y las vanguardias artísticas, se convirtió inesperadamente en algo más que el más grande escritor argentino. Cuando atracó en Buenos Aires a sus veinte, se sintió extranjero en esta ciudad invadida por italianos, que estaban deformando

incluso la manera argentina de hablar, y poco a poco empezó a concebir su venganza: la de escribir cuentos criollos y universales en una lengua única, antigua, que pareciera eterna pero también íntima, impersonal pero personal. Empezó a disfrazar sus textos con novedades ruidosas y enciclopedismos, trampas falsamente eruditas para ocultarle al lector a un hombre sentimental, sencillo, capaz de comprender y de encontrar las mejores palabras para las grandes experiencias humanas: la de Dios (“divino laberinto de los efectos y las causas”), el amor (“que nos deja ver a los otros como los ve la divinidad”) o la amistad.

“ uno de los primeros registros literarios de esta amistad entrañable es el prólogo de Borges a la primera novela de Bioy, La invención de Morel. ”

Borges ejerció la amistad con muchos hombres y mujeres, entre los que se destaca Adolfo Bioy Casares. En 1936, Borges incluyó en un libro de ensayos una reseña de un libro falso, *The Approach to AlMu'tasim*, de un supuesto abogado anglo-hindú. Adolfo Bioy Casares, un joven de veintinueve años que

había publicado prematuramente varios libros con el dinero de su padre, cayó en el bait de Borges y pidió el libro hindú inexistente a su librería de Londres. El equívoco creó una de las amistades más duraderas y prolíficas del siglo XX argentino.

Bioy se casó poco más tarde por una mujer algo mayor que él, quizás la otra gran escritora argentina del siglo XX además de Borges: Silvina Ocampo. Durante casi cincuenta años, Borges fue varias noches por semana a comer a lo de “los Bioy”, impulsado por el sentimiento de amistad, por la conversación interminable y quizás por el deseo de Georgie de huir del departamento que compartió con su madre hasta la muerte de esta, cuando Borges tenía ya 76 años.

Tras la escritura conjunta de un folleto para la empresa láctea de la familia materna de Bioy, uno de los primeros registros literarios de esta amistad entrañable es el prólogo de Borges a la primera novela de Bioy, *La invención de Morel*. La novela, a la que le dedica sólo una de las 795 palabras que tiene el prólogo (esa palabra es “perfecta”, pero no tenemos por qué creerle a Borges), es en realidad una excusa de Borges para escribir el programa de la literatura por venir: las novelas del realismo mágico, la obra de Cortázar, García Márquez y Carlos Fuentes, vienen de ese prólogo. El ninguneo de Borges para con su joven amigo es uno de bullying pedagógico, un insulto incentivador del estilo del que su personaje, el cuchillero Rosendo Juárez, le dedica a su joven discípulo (el asesino y narrador del cuento) en “Hombre de la esquina rosada”. La educación, para Borges, era también provocación.

Cuentos a cuatro manos

Por esos años, Borges y Bioy colaboraron en la escritura de cuentos en los que Borges se permitió una chabacanería que no se permitía en su obra oficial. Firmaron sus cuentos a cuatro manos con seudónimos en los que mezclaban sus apellidos con prosapia criolla: Honorio Bustos Domecq y Benito Suárez Lynch.

Dos de los artefactos cuentísticos más complejos escritos por Borges durante su raid creativo de la década del cuarenta, “*Tlön Uqbar Orbis Tertius*” y “*El inmortal*”, homenajean esa amistad con Bioy, que fue como su taller literario, el lugar donde cotejó sus ideas y donde germinaron sus obras. “*Tlön...*” es en realidad, además de la invención de un planeta inverosímil, la narración de una escena en la que Bioy y Borges leen y comentan un artículo de una enciclopedia. La amistad entre ellos, un espejo per se, tiene a su vez otro espejo, que es la amistad del padre de Borges con un inglés: “Mi padre había estrechado con él (el verbo es excesivo) una de esas amistades inglesas que empiezan por excluir la confidencia y que muy pronto omiten el diálogo. Solían ejercer un intercambio de libros y de periódicos; solían batirse al ajedrez, taciturnamente...”. Borges se permite también en el cuento una broma genial sobre sus propios traumas relacionados con la intimidad sexual.

“*La cópula y los espejos*”, le hace decir al personaje de Bioy, “son abominables, porque multiplican el número de los hombres”. Es una ironía que los años han hecho evidente: se sabe que la colección de amantes del buenmozo Bioy se contaba por centenares, mientras que Borges probablemente nunca tuvo intercurso completo con una mujer: la amistad entre Bioy y Borges era una entre un copulador serial y un asceta, uno que quizás no haya conocido bíblicamente a ninguna mujer. Borges hacía chistes con sus miserias. En “*El inmortal*”, que dura siglos, un legionario romano se hace íntimo de un troglodita que resulta ser Homero. Como han adquirido la inmortalidad (literal y metafórica) después de beber del agua de un río, Homero y el legionario se despiden sin decirse adiós (otra vez la silente amistad inglesa), confiando en que volverán a verse. Pero el legionario recupera la mortalidad bebiendo otra agua, y nunca vuelven a verse. En el final, el legionario dice: “Cuando se acerca el fin, ya no quedan imágenes del recuerdo; sólo quedan palabras. No es extraño que el tiempo haya confundido las que alguna vez me representaron con las que fueron símbolos de la suerte de quien me acompañó tantos siglos. Yo he sido Homero; en breve, seré Nadie, como Ulises; en breve, seré todos: estaré muerto.” Lo interpreto como una idea de la amistad, en especial de su amistad con Bioy, según la cual la amistad es una confusión de identidad con el otro.

“ Este cuento, escrito en 1948, tuvo como tantos textos de Borges una cualidad profética, ya que en efecto Borges y Bioy se despidieron sin decirse adiós en vivo, porque María Kodama se lo llevó en 1986 a morir a Ginebra. ”

Este cuento, escrito en 1948, tuvo como tantos textos de Borges una cualidad profética, ya que en efecto Borges y Bioy se despidieron sin decirse adiós en vivo, porque María Kodama se lo llevó en 1986 a morir a Ginebra. Bioy sentía que Kodama, secretaria y luego esposa de Borges a partir de la muerte de la madre de este, había apartado a Borges de sus amigos y que lo hacía sufrir. La rivalidad entre Bioy y Kodama fue duradera: hasta poco antes de morir en 2023, su viuda contaba que una vez, después de que Bioy publicara una de



En el cumpleaños de Adolfo Bioy Casares (ABC). De pie: El cocinero, ABC, Silvina Ocampo y personal de servicio. Sentados: Borges, Marta Bioy, Adolfo Bioy. El 15 de septiembre de 1959.

sus novelas, Borges le había dicho: “¿Cuándo se dará cuenta Adolfito de que no sabe escribir?”. Esta malicia tuvo quizás como origen la gran sorpresa póstuma que dio la obra de Borges, que fue el *Borges* de Bioy Casares, un libro de más de 1500 páginas que recopila con devoción cada una de las conversaciones que tuvieron los amigos a lo largo de más de cuarenta años. “Come en casa Borges”, empieza cada entrada, usando un verbo que denota pertenencia social: la clase media dice “cena”, mientras que sólo la clase alta de origen agropecuario dice “come”. Con amor adicto de amanuense, fan y amigo, Bioy registra

al Borges oral, chispeante e íntimo, genial tanto para el chisme como para las lecturas literarias. Es seguramente el registro más frondoso de la historia sobre una amistad, equiparable al de Platón sobre Sócrates. El libro está precedido por un epígrafe en francés de Silvina Ocampo que habla con toda elocuencia de la consideración y el cariño que ella y Adolfo tenían por Borges: “Comer con Borges es una de las costumbres más dulces de mi vida. Me permite creer que conozco a Borges más que a mis otros amigos, porque la hora de la cena es, sobre todo, la hora de la conversación.”

Caminatas en BA y viajes por el mundo. Siguiendo a Borges y Proust.

Un sábado de 2021, la flâneuse Catalina Lascano me dijo que me iba a llevar a una esquina en Floresta que tal vez fuera la misma que se quedó mirando Borges una noche de 1926 o 1927 después de una larga caminata, algo que quedó registrado en “Sentirse en muerte”, uno de los textos que desembocan en “Hombre de la esquina rosada”, donde la esquina en cuestión es el lugar secreto y equívoco del narrador. Caminamos hasta ese pasaje en Boeri y Trieste y algo se iluminó en nosotros, como en Borges casi un siglo antes. Borges

era adicto a Buenos Aires, y la caminó con fruición. Con Catalina organizamos entonces caminatas por Buenos Aires basadas en los recorridos de Borges, generalmente lejos de los lugares turísticos: recorrimos así Saavedra, Villa Ortúzar o Floresta. Por esos años también di tres cursos anuales sobre À la recherche du temps perdu, la novela magnánima de Marcel Proust. Los alumnos pidieron organizar el viaje de egresados, y con Catalina diseñamos un recorrido por París, el valle del Loire y Normandía usando como guía el

texto de Proust y también los de otros autores como Baudelaire, Flaubert y Marie D’Agoult. En 2024, además de los pasos de Proust & co. en París, seguimos los de beatniks y escritores noir en California, y en 2025 iremos tras los de Platón, Pasolini, Camilleri (y también Borges) en Sicilia, por los de la mitología nórdica (cuyo portero es otra vez Borges) y la literatura nórdica contemporánea en Noruega e Islandia, y repetiremos los viajes a Francia.

VISITES DU BOUT DU MONDE

— Monica Zwaig —

Comment cueillir vos amis après douze heures de vol inconfortable et les guider au mieux dans leurs premiers pas à Buenos Aires ? Une semaine-type aux côtés d'une Française qui réside en Argentine, devenue experte (ou presque) en la matière.



NOTA EN ESPAÑOL

Ce n'est pas un secret, c'est presque une mission. Quand on vit à l'étranger, il faut être prêt à recevoir la visite de ses amis. L'Argentine n'est pas le pays des clics-clacs, ce serait tellement pratique d'en avoir un dans son salon pour ces amis courageux qui crament leurs économies dans un voyage au bout du monde.

Les préparatifs. Il ne faut pas se mentir, ces amis ne viennent pas ou pas seulement pour trouver la compagnie d'un(e) ami(e) cher(e) parti(e) trop loin, mais aussi pour vivre leur propre expérience de l'Argentine. Il faut d'abord leur expliquer que l'Argentine est vraiment un grand pays. Dans tous les sens du terme, mais surtout en matière de distances. Oui, Bariloche c'est loin. Ushuaia, encore plus. Jujuy c'est magnifique, mais il faut soit prendre un avion et un bus, soit un bus toute la nuit et encore un bus pour monter jusque dans les montagnes. Donc si la visite ne dure que deux semaines (beaucoup pour eux, bien peu pour l'Argentine), il faudra faire des choix.

“ Le mot < typique > est une maladie quand on reçoit de la visite. À utiliser à bon escient. Ce petit café, cette rue avec les pavés c'est typique de Buenos Aires, le maté, la picada, cet air de cumbia, les trottoirs fêlés. ”

Typique ou cliché ?

Et pourquoi ne pas rester deux semaines à Buenos Aires ? Après tout, il y a tellement de choses à voir ici. En général, les amis ont besoin de bouger ; ils cherchent la nature. Parce que c'est aussi l'idée qu'on se fait quand on vient de loin, on a besoin de dépaysement, on n'a pas envie de retrouver le même béton.

C'est quand même dur de les voir repartir si vite vers une autre destination et plus

encore quand les amis décident de partir en direction du bout de la carte, que je ne connais pas. Alors je leur donne un avis. Allez trois jours en avion aux chutes d'eau des *Cataratas de Misiones*, je n'y suis pas encore allé car j'ai le vertige et il y a des passerelles en hauteur mais j'ai vu la terre de *Posadas*, elle est rouge, comme la terre africaine de Kinshasa et comme Mars.

Sinon, plus près... L'Uruguay ! Ça dépayse, la traversée du *Rio de la Plata*. En fait c'est un estuaire, ce n'est pas une rivière malgré son nom. De l'autre côté il y a *Colonia*, c'est vraiment très typique. Le mot “typique” est une maladie quand on reçoit de la visite. À utiliser à bon escient. Ce petit café, cette rue avec les pavés c'est typique de Buenos Aires, le maté, la *picada*, cet air de *cumbia*, les trottoirs fêlés. Il faut faire la différence entre le typique et le cliché, c'est à cela que l'on reconnaît le travail de guide. Il y a aussi le risque (fruit de notre argentinisation) de leur vendre les supposées inventions argentines : du stylo de Mr Biro aux réunions hebdomadaires entre amis... L'amitié, ça existe aussi en France.

Premier jour de la semaine à Buenos Aires. Pour réussir ses retrouvailles, il s'agit déjà d'organiser l'arrivée des amis : aller les chercher à l'aéroport d'Ezeiza ou leur expliquer comment faire pour venir seuls. Il s'agit de la décision la plus difficile... Jusqu'où aller par amitié ? Faut-il payer deux fois le trajet CABA - EZE, ou passer deux heures et demi dans le bus numéro 8 pour économiser l'aller ? Quand les visites arrivent chez nous, qu'elles sont bien là, fatiguées mais encore debout, on vit ça comme une première victoire.

Deuxième jour. Ne pas jouer les trouble-fêtes. Oui, bien-sûr, nous irons partout ! À la Bombonera, aux Beaux-Arts, au marché de San Telmo et à Palermo soho hollywood et bistrot, nous mangerons de la viande dans de vraies *parrillas* et des empanadas, oui la Boca est toujours là avec ses maisons colorées.

Buenos Aires c'est grand, moi-même je ne connais pas tout, je ne suis jamais allée à la feria de *Mataderos* le dimanche, les milongas commencent très tard, je n'y vais pas souvent mais j'y suis allée au début. Je préfère les orchestres de tango aux démonstrations de danse mais moi aussi je suis tombée dedans, sous le charme de cette ville, de ces couples de

danseurs qui se font et se défont sans larmes mais avec des gestes décidés comme la volonté de partir. *Troisième jour.* Je n'ose pas dire que j'ai peur de les perdre dans la ville, j'ai besoin de veiller sur eux, savoir où ils vont pendant que je suis au travail. Il faut se dépêcher un peu pour sortir à temps du bureau, on n'a pas toujours la chance de synchroniser nos vacances avec la visite des amis mais ils sont là et ça n'a pas de prix. Alors, à défaut de les suivre partout, je leur dis de m'attendre à tel ou tel endroit, pour prendre un café au *Galgos* ou *una picada* au Federal.

“ c'est absolument fantastique d'avoir la visite de ses amis, de pouvoir leur montrer son appartement, ses tasses à café, les cartes postales stupides que l'on met au mur pour qu'elles deviennent universelles et pour ne pas oublier. ”

Quatrième jour. Le *Tortoni*, ils peuvent y aller sans moi. Après je me ressaisis. Le risque de les perdre, je l'ai déjà pris en montant dans l'avion pour venir seule à Buenos Aires, il y a plusieurs années de cela. C'est une amie qui m'avait accompagnée à Orly. Ni elle ni moi ne savions que nous allions changer de pays ou peu importe comment on appelle ça, nous envoler loin pendant plusieurs années.

Invasion de ce monde d'avant

Cinquième jour. On se détend. Les visites c'est aussi faire ici ce que l'on faisait là-bas. C'est pour ça que j'ai emmené une amie avec qui j'ai visité tous les théâtres parisiens voir une pièce que je trouvais géniale, *Adonde Van Los Muertos (lado B)* du groupe de danse *Krapp*. Mon amie n'a pas compris la pièce en espagnol, mais on savait toutes les deux que cette visite était aussi un deuil de nos rendez-vous mensuels au resto quand on se demandait quoi faire de nos vies, quand arrêter d'attendre, comment trouver un travail qui nous plairait.

Et puis les visites c'est aussi les amis qui arrivent quand on vient d'emménager et que l'on n'a rien, et qui nous achètent une passoire en plastique que l'on gardera comme un lingot d'or. On n'aura pas réussi à les accueillir avec un fauteuil décent mais on saura leur donner les conseils utiles : bien regarder avant de traverser et en descendant du bus.

Avant-dernier jour. Le stress de ces visites ne doit pas faire oublier la magie, cette conjugaison parfaite du temps passé et du présent dans un nouveau monde, une parenthèse à la vie courte comme celle des bouquets de fleurs. Cela semble naturel, mais c'est absolument fantastique d'avoir la visite de ses amis, de pouvoir leur montrer son appartement, ses tasses à café, les cartes postales stupides que l'on met au mur pour qu'elles deviennent universelles et pour ne pas oublier. Qui était-on avant de venir ? Comment sommes nous arrivés à cet être mutant qui ne se reconnaît plus dans les nouveautés *Télérama* ? J'aime l'invasion de ce monde d'avant dans mon salon, cette mélancolie qui m'assaille et me réveille. Je n'ai qu'un objectif, que les visites aussi tombent amoureuses de l'Argentine (pour revenir) •

5 signes qui prouvent que vous n'êtes plus le touriste que vous étiez jadis.

- 1/ Vous prenez garde en traversant le passage piéton, même lorsque le petit bonhomme est vert.
- 2/ Vous ne dites plus “bonjour” en montant dans le bus, ni en rentrant dans la boulangerie. Vous vous contentez d'un “qué tal?”
- 3/ La carte *Sube* était introuvable. Du jour au lendemain, n'importe quel kiosque la vend pour 2 pesos. Cela ne vous étonne pas le moins du monde.
- 4/ Vous n'êtes plus surpris par la fluctuation des prix. Une pinte de bière coûtait 1,5 dollar. Elle en vaut 7 aujourd'hui. Ah bon ? Ce sont vos visiteurs (récidivistes) qui vous le font remarquer.
- 5/ Chez le marchand de fruits et légumes, vous demandez les prix de chaque produit, pour ne pas vous faire avoir.

La rédaction de *La Revue*

LA BIBLIOTHÈQUE DE...

Gianina Covezzi

4 livres sobre la amistad recomendados por Tani, librera en La Sede Bariloche.



ARTICLE EN FRANÇAIS



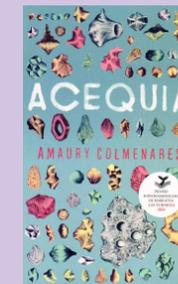
Cuál es tu tormento
de Sigrid Nunez editada por Anagrama.

Muy nombrada por estos días por ser la novela en la que Pedro Almodóvar se inspiró para realizar su última película, esta novela es de estilo moderno, digresivo, con mucha reflexión acerca de lo que el lenguaje puede y aquello que no logrará jamás. Dividida en tres capítulos, como quien se mete de a etapas al mar, empezamos mojándonos los pies con la historia de una mujer que visita a su amiga en el hospital, pero a la que además le pasan otro montón de cosas, para ir adentrándonos, en la segunda y en la tercera parte, de lleno en una historia de compasión ante la vejez y la enfermedad, y también, en una aventura (así la llaman ellas) que es una prueba de para qué existen las amigas.



Nunca me dejes de responder
de Estefanía Eizenhofer y Lucila Quarleri editado por Bombal.

Esta editorial ya no existe, y probablemente el ejemplar que queda en mi librería sea de los últimos que puedan encontrarse de este libro, pero no quería dejar de mencionarlo, también, a modo de homenaje. Este es un libro epistolar, en el que dos chicas jóvenes, demasiado jóvenes para tener que hablar de estos temas, se hacen compañía a través de mails en sus respectivas enfermedades. Cáncer y esclerosis múltiple son los diagnósticos que irrumpen apenas terminando esa edad dorada y caótica que son los veintipico, y la promesa de nunca dejar de responder es un hilo que sostiene a dos voces, dos cuerpos, en la distancia. Claro, ¿qué otra veinteañera podría comprender lo que viven, piensan, sienten, fantasean, imaginan, desean estas dos chicas? Una joya sobre la amistad y la enfermedad en la juventud, una especie de espejo de la novela de Sigrid. No creo que sea coincidencia: ni la familia ni la pareja puede soportar las confesiones que necesitamos hacer en los momentos más liminales de la vida como lo hace una amiga. (En memoria de Lucila Quarleri, a quien no conocí más que a través de su escritura, y me quedé con ganas de decirle lo mucho que me fascinaba la escritora que ella era. ¿Acaso no son las escritoras y escritores amigos que nos hubiera gustado tener?)



Acequia
de Amaury Colmenares editada por Sigilo.

Últimamente quiero nombrar este libro con cualquier excusa y qué bueno que una vez más encuentro una. Es que, entre otras muchas cosas que hay en esta novela ganadora de la primera edición del premio *Las Yubartas*, encontramos una pareja de amigos. Dos amigos que tienen unas conversaciones telefónicas entrañables, pero que no se ven hace muchos años, por decisión de uno de ellos, que después de un hecho traumático decide esconderse del mundo. Pero que no se me malinterprete, esta novela no es un drama, todo lo contrario. *Acequia* está construida de a fragmentos, un mosaico de historias que suceden en distintos tiempos pero en un mismo lugar: Cuernavaca, esa ciudad mexicana a la que no viajé pero de la que tengo imágenes vívidas gracias a Amaury Colmenares. Estos dos amigos son, en medio de esta novela -puzzle, el hilo conductor que no nos suelta la mano y que con su humor fraternal tiñen todo el libro de eso que define tanto a la amistad como a la literatura: una gran conversación apasionada sobre lo que sea.



Elena también
de Yael Frankel editado por Periplo.

Un infantil. Porque ¿qué hay mejor para un niño que otro niño? En esta historia de trazo sencillísimo se cuenta exactamente eso. Una niña que invita a otra a saltar a la soga, y los pasos previos a ese gran momento. Un tesoro de una belleza infinita.



PARA QUE LA DISTANCIA NO SE VUELVA UN CHINO



ARTICLE EN FRANÇAIS

Gianina Covezzi

Lidiar con grandes desfases horarios, despistar a las autoridades de países autoritarios, tener que encriptar conversas para protegerse de las familias... La autora de esta crónica encontró la forma de superar todos estos obstáculos (y muchos más) para mantener su relación con Marina, una amiga de infancia que se fue lejos lejos de la Argentina.

Martes, 12 AM. Otra vez calculando si será - o no - un horario decente para llamarla. Donde vive Marina son las once de la noche. Sé que, a veces, ella sale a cenar y a tomar algo después de su larga jornada de oficina, pero me inclino por pensar que estará durmiendo con su novio, descansando para volver a despertar cuando yo esté empezando a preparar la cena para mi hijo. Eso es ahora. Antes, cuando no teníamos parejas e hijos, era tan fácil comunicarnos. ¿Cuántas veces amanecí cerca del mediodía y recibí una llamada de Marina, completamente borracha, subida a un bici-taxi (algo que yo imaginaba como una bicicleta con una especie de carrito atrás, donde mi amiga iba montada, de piernas cruzadas, como una princesa un poco deshinchada) y escuchaba cómo, con una voz sinuosa de alcohol, ella daba indicaciones en chino para llegar hasta su casa? Las indicaciones incluían risas, de parte de ella pero también del chofer, y así me enteraba yo de que su manejo del idioma chino había progresado hacia el nivel del chiste.

Llamadas vigiladas estrictamente
Mi amiga de toda la vida, en la otra punta del mundo, se desplazaba por la noche de Shen Zhen, en un carro tirado por un hombre chino en bicicleta, como una princesa del siglo XXI, borracha y riendo, hablando (literalmente) chino. Marina lograba, una vez más, a miles de kilómetros de mi PH en Chacarita, hacer de mi vida algo más espectacular. Pero, desde la pandemia, Marina vive en Hong Kong. Cuando pudo volver a Shen Zhen no quiso, por miedo de que volvieran a encerrarlos a todos. Sé que en China quedaron sus cosas, desde sus zapatillas favoritas hasta su computadora, y esa imagen de cosas que quedan de personas que se van se mezcla en mi memoria con la historia que me contó una vez, cuando todavía vivía en su piso shenzhenés y hacíamos largas llamadas durante su madrugada y mi tarde, mientras ella se fumaba un porro en el balcón (actividad que no podía nombrar sino era en código, porque las llamadas y el consumo de drogas ilegales eran vigiladas estrictamente). Esa vez me contó de un amigo al que la policía había interceptado en su casa y había obligado a hacer pis en un frasco para comprobar que consumía marihuana.

Fue deportado en el acto, le dieron solo unas horas en las que logró ubicar a su perro con una pareja de amigos y pedirle a otros tantos que vinieran por sus cosas. Se fue con lo puesto y una mochila, a no sé dónde. Un par de años después, Marina me llamó desde Manheim, en Alemania, donde vacacionaba de visita en lo de un amigo, para decirme que no puede volver a su casa. Que el gobierno cerró las fronteras. Que no solo la gente no puede entrar sino que tampoco puede salir de sus casas, que se turnan una vez por semana para ir al supermercado, y todo lo que después viviríamos en carne propia. Es enero del 2020, yo estoy vacacionando en casa de mi suegra, en la Patagonia, con mi bebé de dos meses y no sé todavía que en dos meses más estaremos, nosotros también, encerrados. Marina, mi amiga que vive en el futuro y me trae noticias del más allá. Tenía mucho más clara la imagen de su ciudad anterior, en la China de sus antepasados. Su edificio sin escaleras, al que podía llegar caminando a cualquier hora sin siquiera mirar atrás, por unas callecitas tranquilas. La costanera ¿de un río? ¿de un lago? ¿de un canal? por donde salía a correr. La humedad sofocante, las tormentas eléctricas y huracanadas. Pero desde que vive en Hong Kong, ese territorio mucho más multinacional y moderno, sólo puedo figurarme la zona de bares y restaurants de lujo de la que me habló más de una vez, al principio, ni bien se mudó. Después, no sé por qué, quizás por mi maternidad, quizás por su nuevo trabajo, nuestras llamadas fueron espaciándose o volviéndose más breves, y sus relatos no abandonan el ámbito de la oficina y de su departamento. Dos lugares que imagino con detalle, a pesar de que creo que no me los dio. Hace meses que no hablamos. A Marina la conozco hace 28 años y somos amigas desde que nos sentamos juntas todo el año en tercer grado. Ese año nuestra maestra inventó un premio simplemente porque necesitaba destacar a mi amiga de alguna manera. No le correspondía la medalla del mejor promedio y la distinción de mejor compañera no dependía de la docente, así que creó la categoría "Miss Saint Trinnean's" (por el nombre de nuestra escuela) y le entregó una muñeca de porcelana, delicada y romántica, dos cosas que ella de seguro no era. Pero todas las virtudes que Miss Macarena había

Todas mis direcciones", de Carolina Defossé, transmitida en 2022 en vivo desde un hotel de Puerto Madryn.

nombrado eran reales. Estábamos de acuerdo en que esa chica merecía un premio.

El abuelo de Marina había venido de China en el año 1968 y había abierto el primer restaurante chino de Capital Federal. El papá de Marina había abierto el primer restaurante chino de nuestro barrio, en la zona norte del conurbano, y con él íbamos algunos fines de semana al barrio Chino de Belgrano a comer cosas que me daban impresión y me fascinaban por igual. Marina era fanática de las algas, por ejemplo, algo que yo no podía tragar. Los olores, las texturas, los sonidos, las caras que vi en esos restaurantes y mercados del barrio chino de los años 90' fueron mi primera impresión de la existencia de lo exótico. No me había dado cuenta, hasta ese momento, de que mi amiga de ojos rasgados era parte de un mundo paralelo. Cuando decidió irse a vivir a China me pareció un movimiento perfecto. Su plan: abrir un puesto de choripanes en la tierra de sus antepasados. Claro que eso al momento no ha sucedido, pero en mi mente Marina es mi súper amiga que se fue a vivir al otro lado del mundo para desandar y dar vuelta los pasos de su padre y su abuelo. Es un movimiento que es casi un chiste, algo muy digno de una Miss Saint Trinnean's.

“ Estiro el brazo para agarrar el celular de mi mesa de luz y le escribo. < Amiga, ¿cómo era tu nombre chino? > ”

Es un lunes de fines de noviembre y con motivo de esta nota me esfuerzo en lograr contactarme con ella. Son solo unos minutos, el bache que hay entre que dejo a mi hijo en el jardín y ella espera que llegue su novio, muerto de hambre, para cenar juntos después de su jornada laboral como profesor de tenis. Allá eso da mucha plata, pero igualmente les alcanza para alquilar un departamento muy pequeño que no le da privacidad a mi amiga para nuestras conversaciones. Ni bien Berni, el novio, entra al departamento, Marina me dice “PAW”, que son las siglas para “Parents Are Watching”, la contraseña que se usaba en la época en que chateábamos durante horas por ICQ, después de haber pasado todo el día juntas en el colegio.

Nos ponemos al día en veinte minutos, no hace falta que me explique demasiado, conozco todos sus ciclos anímicos, y con dos palabras ya sé por qué zona del tren fantasma está pasando. Hablamos sobre lo incierto de su destino, sobre cuándo planea volver a Argentina, el deseo o no de tener hijos, lo

cerca que vemos la llegada de los 40, su mamá en eterna rehabilitación por un ACV. Como siempre, es como si nos hubiéramos visto hace dos semanas.

Amiga por teléfono

Esa noche sueño con ella. Sueño que su cara está llena de arrugas, es ella, hoy, de 35 años, con su pelo castaño claro, lacio hasta lo imposible, su cuerpo menudo y flaquito, sus ojos rasgados, pero de sus pómulos para abajo su cara está tomada por las arrugas. No le digo nada, como si hacerle notar el fenómeno fuera una falta de respeto, simplemente la observo, se la ve feliz. Me despierto impresionada y la primera asociación que viene a mi mente es la de sus antepasados: Marina siendo también esa historia de personas con un humor espectacular, que vinieron de allá para acá, y que imagino como gente que siempre fue viejita. De repente, viene a mí la certeza de que alguna vez, después de muchos años de amistad, Marina me contó por primera vez que su abuelo, al nacer, le dio a ella un nombre chino. Pero como estoy recién salida del sueño, dudo. Lo cierto es que Marina no habla mucho de su abuelo, ni de su vínculo profundo o complejo con China.

Quizás, porque es algo tan evidente que debe pensar que no hace falta ni explicarlo. Pero para mí, esa vez en que sí lo mencionó, a su abuelo, a su origen profundamente chino, fue toda una revelación. Sí, sé que lo sentí, así que esto no es parte de un sueño y esa confesión fue cierta.

Estiro el brazo para agarrar el celular de mi mesa de luz y le escribo. “Amiga, ¿cómo era tu nombre chino?”, así sin más explicaciones. La respuesta llega enseguida, como si no existieran todas esas horas de diferencia alejándonos. Dos ideogramas chinos y su traducción fonética: “Mei Jing”. Debajo, su significado traducido al español: “hermoso paisaje; buena vista”. Y agrega: “el de mi hermano no me lo acuerdo exacto pero significa algo así como ‘momento perfecto’.” Hermoso paisaje en un momento perfecto. Enseguida recuerdo nuestras conversaciones largas, cada una en su venta, una amaneciendo y la otra atardeciendo, y pienso que es así cómo se siente hablar por teléfono con una amiga en la otra punta del mundo •

Pilar Lonzieme

PROS Y CONTRAS DE LOS AMIGOS DEL CELU



ARTICLE EN FRANÇAIS

Manual de usuario para mantener la relación con lo que se pueda

MUn comentario picante en las redes puede plantar una semilla de la que podría florecer una amistad entre dos personas. Los nuevos conocidos tendrán charlas a través de un chat con texto, vídeos, stickers y quizás audios, pero no les pidas más. Porque, a diferencia de un *correspondant* analógico, un amigo virtual puede estar viviendo incluso en el mismo barrio, puede que no conozcamos su nombre real, y lo más probable, es que tampoco nos interese. Los nombres de los usuarios de redes sociales tienen mucha más onda que los del DNI.

Se idealiza a las personas escondidas detrás del avatar porque el vínculo se basa en afinidades artísticas, lúdicas, políticas, culinarias... Todo muy sofisticado. Los amigos del celular y de la computadora no fueron juntos al colegio ni compartieron la fila del supermercado, o quizás sí pero no lo saben y tampoco les importa. Si se llegaron a conocer en persona, se acabaría la mística.

Un amigo virtual no te da un abrazo pero te manda emojis, y muchos. Un amigo presencial puede interrumpirte cuando hablás, el amigo virtual...¿escucha el audio completo? Un amigo virtual puede escribir a cualquier hora, porque pertenece a otro espacio-tiempo. El amigo que vive en tu ciudad... ¿Puede ir a tu casa a cualquier hora? El amigo virtual no conoce a tu familia, el amigo presencial...¿tampoco? ¿Hace falta saber cómo huele el amigo virtual? Ojalá inventen una app para eso.

Ahora, si se corta internet... ¿se corta la amistad?

Todo depende de lo que estemos dispuestos a compartir con este compañero online, pero...si uno nunca termina de conocerse a sí mismo, ¿por qué deberían los otros saberlo todo? Ojo, este entorno virtual puede ser el espacio perfecto para aquellos que les resulte difícil expresarse de manera auténtica en el tête-à-tête. Ahora, si se corta internet...¿se corta la amistad? Los adictos a las pantallas encuentran en los amigos virtuales nuevas excusas para seguir encerrados, pero acompañados. Entonces, ¿los amigos virtuales llegarían a ser tóxicos sin que los conozcamos? Un amigo sabe qué significa cada expresión o gesto. El amigo virtual jamás nos conocerá. Nuestro amigo de las redes podría no ser el Príncipe de Nigeria que dice ser. En la virtualidad somos rehenes de estafadores de Tinder. Es recomendable no brindar datos importantes ni tokens, o sea, todo lo que sí le daríamos a un amigo de la vida real.

¿Cuánto dura una amistad virtual? ¿Un ratito o toda la vida? Los médicos dicen que excederse en el uso de redes sociales y otras plataformas causa depresión y ansiedad. Se supone que los amigos generan todo lo opuesto: alegría de vivir y salud mental. Los amigos virtuales permiten crear un universo de contención paralelo a la vida real, a veces la persona que menos nos conoce puede comprendernos más que nadie. Eso sí, hay algo que las dos modalidades tienen en común: la amistad no puede forzarse, se tiene que dar. ¿Vos podrías ser amigo de cualquiera?



Foto: Anita Pouchard Serra

BUENOS AIRES

Violeta Gorodischer

Un recorrido por los bares de altura del Microcentro, un barrio fénix que renació de sus cenizas a partir del 2021. Los famosos rooftops ofrecen las mejores vistas sobre la ciudad y sobre el patrimonio de uno de sus barrios más antiguos.

“¿Está loco? ¿Quién va a venir?”, le preguntó el agente inmobiliario a Luis Felipe Noé, uno de los artistas más consagrados de la Argentina, allá por 1968. Es que en aquel local desalmado, pleno Microcentro de Buenos Aires, Noé quería abrir un bar. Pese a las advertencias, corría el año “de la imaginación al poder” y, por supuesto, Luis Felipe buscó algunos cómplices y no tardó en concretarlo. “Era un barrio de marineros y de mujeres ‘muy

personales’, a las que respeto mucho”, recordó pícaro hace menos de un año, durante la inauguración de una de sus muestras en la sede del Banco Macro (av. Eduardo Madero 1180).

Lo cierto es que 50 años después, varios emprendedores escucharon frases parecidas ante la sola idea de crear “rooftops” en la zona, especialmente golpeada después de la pandemia. El derrotero del Microcentro porteño es, podría decirse, circular. Si bien se consolidó en la

DESDE EL CIELO

década del 90 como un área de bancos, empresas y oficinas, los espacios gastronómicos apuntaban mayormente a propuestas rápidas o “al paso” para los almuerzos de los trabajadores. A comienzos del siglo XXI se transformó en sede de “pubs” que buscaban replicar la costumbre irlandesa de la cerveza “after office” entre compañeros de trabajo y ganó otro tipo de movimiento: de pronto, empezó a haber vida después de las siete de la tarde. Y si con el avance del nuevo milenio desembarcaron tímidos los primeros “bares de altura”, ese concepto importado de Europa que ofrecía las mejores vistas de la ciudad, el soplo de aire fresco se transformó en estepa árida apenas unos años después, con el turismo paralizado y las oficinas vacías por el Covid. Así, el Microcentro entró nuevamente en una decadencia que lo transformó, casi, en un área fantasma. Las avenidas Corrientes y Alem, la peatonal Florida,

los alrededores de la Plaza de Mayo y la zona de Tribunales fueron las zonas más afectadas. Todo era desolación hasta que la vacunación masiva y la reactivación de la vida puertas afuera abrieron el camino a una nueva oportunidad. El regreso del turismo y las facilidades impositivas que desde el gobierno otorgaron al área para volverla residencial, con el objetivo de reemplazar las oficinas por viviendas, le dieron al Microcentro el empujón que necesitaba. Así, uno de los barrios más resilientes de la city porteña recuperó su esplendor. Hoy, los bares de altura se multiplican en este eje urbano y convocan a turistas y locales que anhelan un encuentro a puro disfrute, con las cúpulas, el Río de la Plata y los edificios históricos como escenario del brindis. Aquí, un paneo por los más destacados de la ciudad.





Trade

Corrientes 222

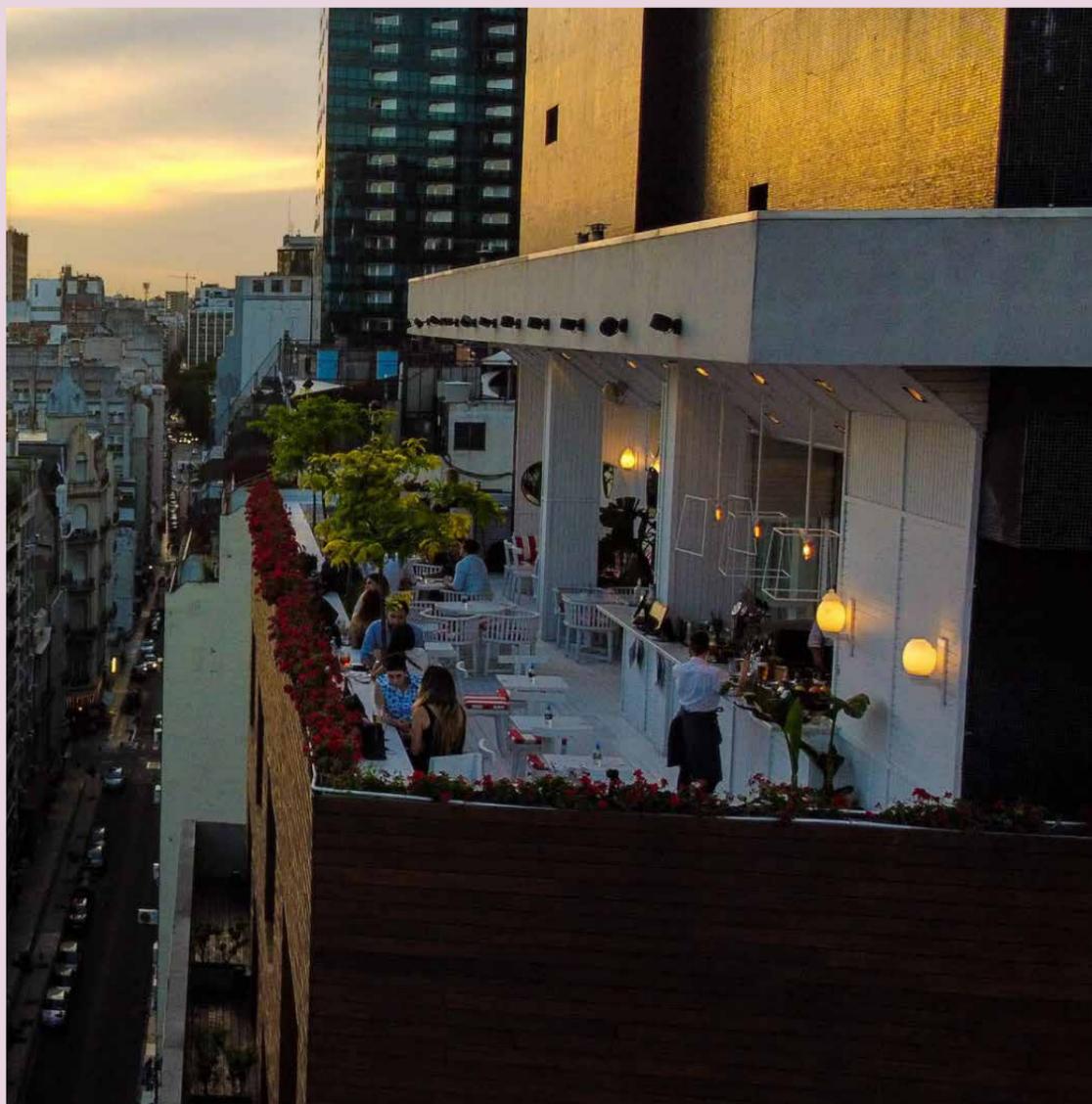
Fue una de las aperturas más significativas del período pre-pandemia. Allá por 2019, Trade Bar sacudía la avenida Corrientes desde el emblemático edificio Comega, la primera gran construcción racionalista de Buenos Aires, nacida en 1923. Rodeado por el Obelisco, el ex Centro Cultural Kirchner (rebautizado Palacio Libertad bajo el gobierno de Javier Milei) y el Luna Park, causó sensación con su apuesta de restaurante de nivel y bar en los pisos 19, 20 y 21. “Habíamos ido a Nueva York y volvimos con esta idea. Sentíamos que Buenos Aires, como una ciudad tan importante de la región, también merecía uno –cuenta Andres Rolando, al frente de la propuesta-. La locación nos pareció ideal, porque desde ahí se puede disfrutar de los puntos más emblemáticos de la ciudad: el Obelisco, la Torre de los Ingleses, el Río de la Plata, Puerto Madero”. Lugar privilegiado, sin dudas. Tanto, que la revista británica *Time Out* lo calificó como uno de los mejores rooftops del mundo y las celebridades de primer nivel no tardaron en llegar: Lionel Messi fue con su mujer, Antonela Rocuzzo, a solo tres meses de levantar la Copa del Mundo; Coldplay dijo presente durante su gira por Argentina e incluso cerraron un sector para Rafael Nadal, cuando visitó el país. Andrés define al público como “de 25 a 55 años, cosmopolita, sofisticado y exigente”. También llega gente del centro para el after office y, al atardecer, explota. “Trade les permitió a los argentinos y a los extranjeros redescubrir Buenos Aires desde otra magnitud, y encima disfrutando de un buen momento. Eso vale mucho, porque de otra forma, es muy difícil ver a la ciudad desde altura”, resume Rolando.



Florida 165

Galería Güemes (Florida 165)

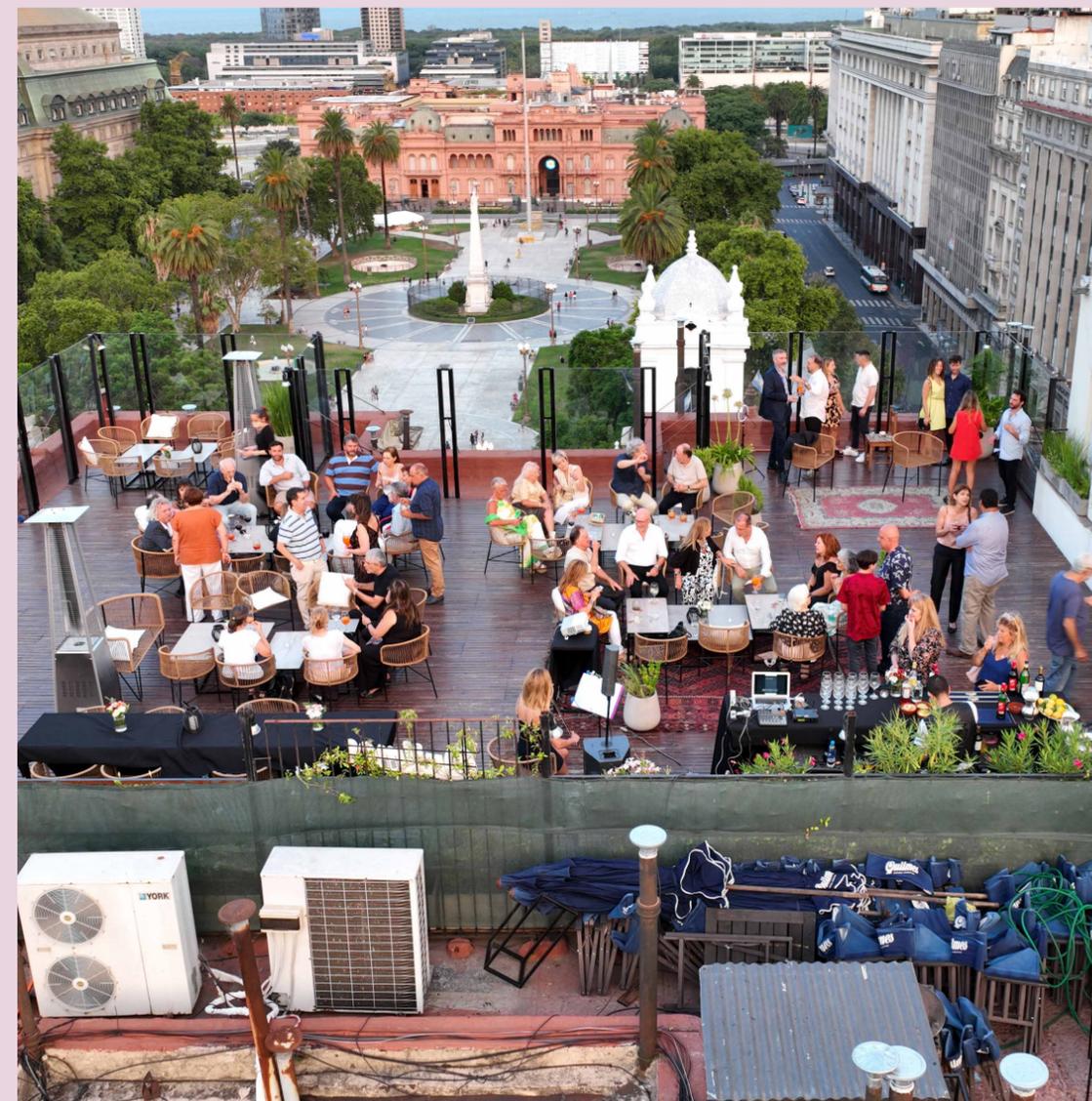
Florida 165 nació después de la pandemia y sus mentores decidieron “apostar” al Microcentro (a la histórica galería Güemes, específicamente), en el sentido más literal del término: la jugada era alta y los riesgos, muchos. “El centro porteño había quedado vacío y con muchos locales abandonados, pero Marcelo [Lavorato, dueño de Florida 165], que es un visionario y gastronómico de toda la vida, vio la posibilidad del resurgimiento de la zona y el turismo con esta nueva propuesta que empezaba a ser auge en el mundo”, cuenta Sebastián Magistris, encargado del bar que está en el piso 6 de la Galería, donde dicho sea de paso vivió Antoine Saint-Exupéry, autor de *El Principito*, rodeado de una imponente vista a las cúpulas de la ciudad. Desde allí también puede apreciarse el azulejo español del ex Banco de Boston, el art déco de La Equitativa del Plata y el edificio de la antigua Gath & Chaves. En cuanto a la propuesta en sí, Florida 165 comenzó apuntando al turismo, pero hoy se convirtió en un boom y recibe público tanto local como extranjero. “Desde hace un tiempo viene gente más joven y abrimos el juego a algunos eventos puntuales de bandas de jazz o propuestas de desfiles; muchos encuentros corporativos y por supuesto, es una visita obligada para el turismo debido a la vista de las cúpulas, que es espectacular”, dice Sebastián. La gastronomía se centra en la cocktelería con tapeos y appetizers, así como en platos para compartir con carne, brochetas y picadas. “Y acabamos de sumar sushi creando la propia marca del roof llamada Domu Sushi, que viene del japonés, donde DO significa cúpula o domo, y MU lugar o espacio”, sintetiza Sebastián y agrega que los fines de semana, de jueves a sábado, un DJ musicaliza el momento de levantar las copas desde el cielo porteño.



Visit Sky Bar

en el hotel Pulitzer: Maipú 907

Pionero de los bares de altura, Visit Sky Bar abrió en 2011 dentro del hotel Pulitzer, cuando en Buenos Aires no existía ni siquiera el concepto de roof top bars. “En Europa ya estaba esta tendencia y cuando desembarcó Grupo Regina con la construcción del Hotel en Buenos Aires, vio el gran potencial que tenía la ciudad en este segmento, que aún no estaba desarrollado”, cuenta Cecilia Etchegoyen, actual directora del hotel. Así fue como nació el Visit Sky Bar en el piso 13 (último del Pulitzer) con la idea de generar un espacio *décontracté* de aires mediterráneos y atmósfera playera. Hoy, el sector de barra está comandado por Augusto Machado, quien diseñó una carta de cocktails de autor elaborados con ingredientes premium y técnicas artesanales. Aunque la opción foodie es acotada (principalmente tapas), la barra está muy bien nutrida y es digna de mención. ¿Recomendaciones de tragos que hacen la diferencia? El *Carrot*, preparado con Jack Daniels, lactofermento de zanahoria y jugo de limón; el *Alaska*, que combina gin con cordial cítrico, sidra de peras y sal marina; y el *Lord Pulitzer*, una mezcla de gin London dry, vermouth rosso, Cynar y jugo de pomelo. “Visit Sky Bar ofrece un gran entorno para tomar un trago y escuchar buena música, con las mejores vistas y atardeceres del downtown porteño. Es un oasis en pleno centro de ciudad para olvidarse del calor, el estrés y el asfalto. Ideal para juntarse con amigos luego de una jornada laboral y encontrarse con turistas que están alojados en el hotel”, asegura Cecilia.



Mirador Plaza de Mayo

Av. de Mayo 560, piso 8

El Rooftop Plaza de Mayo es bien particular, ya que se emplaza en la histórica terraza del Edificio Roverano y destaca con sus impactantes vistas del Cabildo, el reloj de la Legislatura Porteña y la Casa Rosada. Además, este rooftop fue testigo privilegiado de momentos clave en la ciudad, ya que se convirtió en el escenario elegido por el periodista Tucker Carlson para su entrevista con el presidente Javier Milei en el año 2023 y se sabe, también, que el papa Francisco iba a tomar mate allí cuando era arzobispo de Buenos Aires. Dicen los que solían verlo que le gustaba contemplar la ciudad cerca del cielo, rodeado de una calma absoluta. Así, en este edificio que ya es un emblema de la cultura porteña, Hernán de la Colina lleva adelante un bar de altura que convoca cada vez más gente, y sostiene que su objetivo es “mostrar Buenos Aires con la tranquilidad que caracteriza su esencia”. A la vista única de casi 360°, se suman un salón con capacidad para más de 120 personas, propuestas de gastronomía (empanadas y vino a la cabeza), opciones de espacio cubierto y una terraza que nadie que visite Buenos Aires debería dejar de conocer •

Otros rooftops del Microcentro que vale la pena visitar: Salón 1923, en el Palacio Barolo (Av. de Mayo 1370); NH Centro Histórico (Bolívar 120); Piso 15 Sky Bar (piso 15 del edificio Comega) Cielo (Cerrito 180, piso 13); Dome (Av. de Mayo 1396); 725 Hotel Continental (av. Roque Sáenz Peña 725, piso 9).



NOTA EN ESPAÑOL

LE MEILLEUR AMI

DE



LA

SOMMELLERIE

Fabien Palem

Parmi les personnalités françaises ayant participé au décollage de l'industrie vitivinicole argentine, le nom de Georges Sabaté n'est pas le plus cité. C'est pourtant de son amitié avec Marina Beltrame qu'est née l'école argentine de sommeliers (EAS), la première du genre dans le pays, qui vient de fêter ses 25 ans.

Devant le parterre d'invités réunis, ce soir de novembre 2024, dans le salon doré du théâtre Colón, c'est lui qui reçoit le plus vibrant hommage. "Georges Sabaté, la personne à qui je dois ma carrière", énonce sans ambage Marina Beltrame, à l'occasion des 25 ans de l'école argentine de sommeliers (EAS), la toute première du pays, dont elle est la fondatrice. La reconnaissance de Marina envers les Sabaté, sans qui elle n'aurait pu introduire ce métier dans le pays, est intacte. Georges n'est plus des nôtres, mais Marina a

gardé le contact avec sa famille, originaire de la région de Perpignan, qui fut informée en priorité de l'événement. "Malheureusement, je n'ai pas pu me rendre à Buenos Aires", regrette Patrick Sabaté. Le fils de Georges célèbre, depuis l'Espagne, où il réside, le chemin parcouru par la sommellerie argentine. Un rôle déterminant car, selon lui, le sommelier officie "littéralement" en tant que "pontife", en "créant un pont entre le consommateur et le viticulteur". "En Argentine, le développement de l'industrie s'est fait grâce à la symbiose entre la finance,

l'œnologie, la production et la sommellerie", poursuit cet expert de l'industrie, engagé avec son entreprise Barena dans la deuxième vie des barriques.

Pour comprendre comment Marina est aujourd'hui reconnue par ses pairs comme une pionnière, il faut rembobiner le film sur à peine plus d'un quart de siècle. Nous sommes au milieu des années 1990, en pleine période du *uno a uno*. Les investisseurs étrangers, en quête d'opportunités, se croisent dans les restaurants des hôtels du *micro centro* de Buenos Aires. Dans l'un de ces établissements se trouve un client particulièrement attentif au marché du vin. Il attire l'attention par son accent (français, espagnol, catalan) et l'épaisse fumée de son cigare.

Ce client, c'est Georges Sabaté, leader français du bouchon en liège, en pleine conversation avec son compatriote Jean Frambourt, la référence de la sommellerie tricolore. Enthousiaste sur l'avenir du vin argentin, Sabaté fait alors office d'ambassadeur pour les entrepreneurs français tentés par l'aventure. Georges vit la moitié de l'année à Buenos Aires et ne passe pas inaperçu. L'une des serveuses du restaurant traîne le pas autour de leur table. Sabaté l'interpelle, en lui disant à peu près ces mots : "Je vois bien que nos conversations t'intéressent. Tu veux travailler dans le vin ? Pars donc te former en France".

La serveuse, Marina Beltrame, accepte ce qui s'avère être une proposition. Quelques mois plus tard, en septembre 1996, la voilà sur les bancs de l'École de Paris des métiers de la table (EPMT), dont elle sortira major trois ans plus tard. "Georges m'avait juré que je serais boursière, se souvient-elle. C'était une condition pour moi, car je n'avais pas les moyens de payer cette formation. Après quelques mois de cours, j'ai voulu remercier le directeur de l'établissement, qui n'était autre que Jean Frambourt. Je me suis rendue

dans son bureau et quand je lui ai mentionné la bourse, il a éclaté de rire. C'était Georges qui couvrait mes frais de scolarité."

Cet acte de mécénat spontané était aussi le pari d'un entrepreneur visionnaire, qui avait senti avant tout le monde le potentiel du raisin argentin. L'industrie aurait besoin d'interprètes des saveurs, capables de provoquer la rencontre entre le produit et le consommateur. "L'Argentine est un cas très atypique, reprend Patrick Sabaté. Il s'agit d'un pays qui avait une certaine tradition vitivinicole, mais dont l'industrie était, dans les années 1990, à un stade embryonnaire. Mon père a eu l'excellente idée de créer un groupement d'intérêt économique (GIE) qui a mis tout le savoir-faire français au service du vin argentin.

Nous, bouchonniers, avons apporté les bouchons en liège. Il y avait des tonneliers, des cuveliers, les fabricants de froid, de presse... Les premières grandes caves ont été construites. De grandes industries étrangères ont investi et la machine s'est mise en route !"

Pour que tout cela fonctionne, il fallait des sommeliers. Au retour de Paris, en 1999, Marina inaugure la première école du pays, l'École argentine de sommeliers (EAS), sous l'impulsion

de son mécène français. Une première, comme le confirme Flavia Rizzuto, cofondatrice du Centre argentin de vins et spiritueux (CAVE, en espagnol) :

"Dans les années 1960, il y avait bien, dans les restaurants les plus huppés de Buenos Aires, des serveurs que l'on considérait comme les spécialistes de la présentation du vin. Mais on ne parlait pas encore de sommeliers. C'est Marina qui a installé le sujet."

L'engouement actuel pour la discipline est palpable, à Buenos Aires, où s'est enrichie l'offre de cours, à destination des dégustateurs amateurs de tous niveaux ainsi qu'aux sommeliers en herbe. L'Argentine est fier de son vin, il a appris à le vendre. Bravo Marina, bien vu Georges !



Où se former à Buenos Aires ?

Escuela argentina de sommeliers

(EAS). Maipú 934, CABA.

Contacts : +54 11 4313-5166 0 +54 9 11 5965-1688 / info@sommeliers.com.ar

Site : www.sommeliers.com.ar

Centro Argentino de Vinos y Espirituosas

(CAVE). Juncal 838 CABA.

Contacts : (11) 4328-1326 / (11) 4328-1327

/ contacto@cave.com.ar

Site : www.cave.com.ar

Escuela argentina de vinos

(EAV). Gorostiaga 1693, CABA.

Contacts : 11-4775-3812 0 +54 9 11

3029-2095 / info@eavescueldevinos.com

Site : eavescueldevinos.com

Instituto Gato Dumas

Av. Córdoba 1751, CABA.

Contacts : (0054-11) 4811 6530

/ info@gatodumas.com

Site : www.gatodumas.com.ar



ARTICLE EN FRANÇAIS

MON AMI DE BELLEVILLE

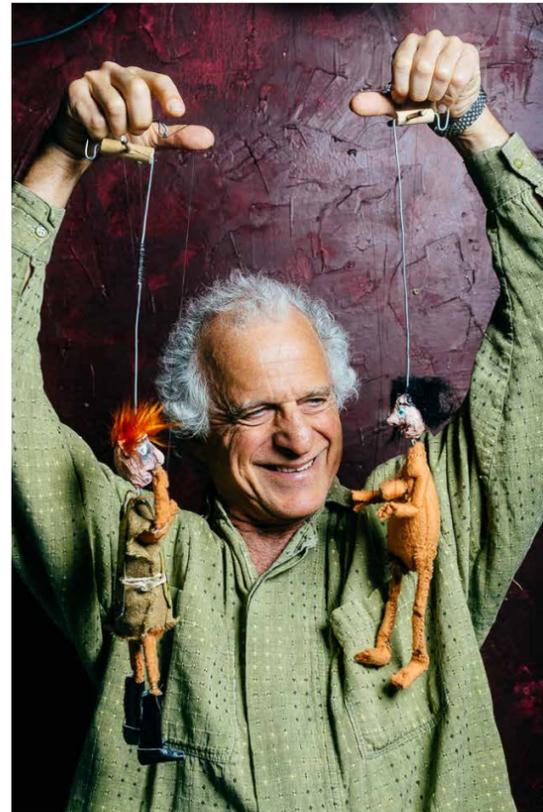
—
Yesica Brumec

Un médico argentino llegado hace 40 años a Francia se convirtió en un reconocido marionetista. A lo largo de esta vida parisina, Diego Stirman nunca olvidó a sus amigos de siempre.

Hoy es miércoles y en su teatro de Belleville, rodeado de las marionetas que él fabricó, Diego Stirman confiesa que tiene un plan. Hace cincuenta años, este argentino jugaba al vóley profesionalmente, mientras estudiaba medicina, y este sábado quiere estar presente en la cena de reencuentro con sus amigos del club Sholem Aleijem en un restaurante de Buenos Aires.

“Pensé: ¿Y si me saco el pasaje y caigo de sorpresa?”, comparte Stirman, seriamente. La videollamada no le entusiasma al marionetista oriundo de Villa Crespo, a quien esos amigos vieron recibirse de médico generalista. Ya hace más de cuatro décadas que Stirman vive en París, ciudad que lo llevó a cambiar el ambo por el chaleco de presentador.

Sobre una escenografía dibujada a mano, una marioneta de Cristóbal (ito) Colón a los ocho años sale a escena. Mientras sus papás se contienen para no hablarle en yidish – es la España de la Inquisición –, él les manifiesta su deseo de descubrir el mundo.



1/

También les hace preguntas a los niños del público con un acento porteño, cuenta chistes más bien para los adultos y envía guiños en “frañol”, por si hay algún hispanohablante presente en la sala.

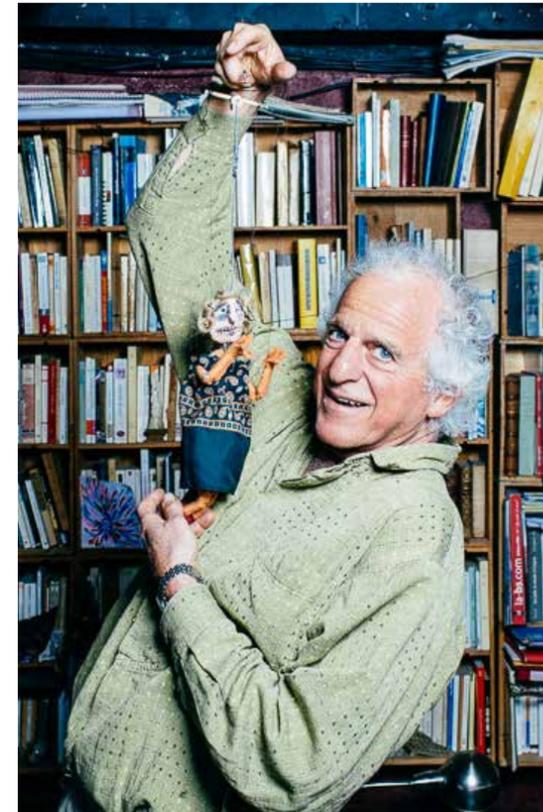
Habilidad manual

Al rato, la manivela que Stirman gira desde el costado del escenario levanta un océano sobre el que van a navegar las carabelas que porta en su cabeza. Colón guía a su tropa hacia América y la epopeya se interrumpe a sí misma: llegó la hora del espacio publicitario. Con las erres bien profundas y estiradas, proclama: “Sardinas Ramirez, la seule sardine aussi heureuse dans la boîte que dans la mer. Sardinas Ramirez: no me toques...”

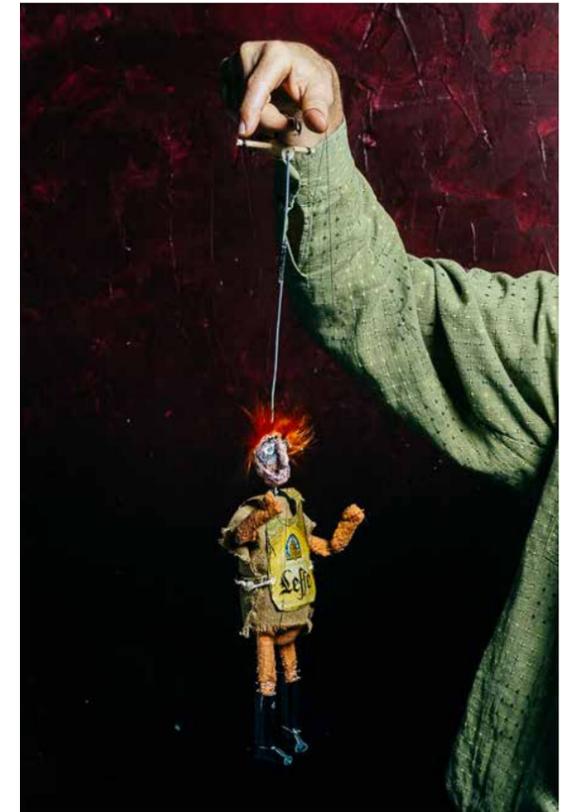
La Véritable histoire de Cristobal Colomb es una de las cuatro obras en cartel que el argentino turna cada domingo y cuyos afiches cuelgan de una guirnalda en la vidriera de El Clan Destino, el teatro que fundó hace 16 años.

Si bien él se siente ni de aquí ni de allá y de aquí y de allá, la fachada de su sala lo delata: el nombre del espacio está fileteado y por si queda alguna duda, envuelve un dibujo de un mate. Arriba, detrás del vidrio, hay marionetas y partes de ellas, recortes de diarios y reseñas de la revista *Télérama*, que dicen que entrar ahí vale la pena. “Un amigo, Daniel Pennac, me mencionó como parte del paisaje de Belleville”, cuenta casi al pasar sobre el famoso escritor, residente de este barrio multicultural, como Edith Piaf en su

Fotos: Pierre Morel



2/



3/

“ Si bien él se siente ni de aquí ni de allá y de aquí y de allá, la fachada de su sala lo delata: el nombre del espacio está fileteado y por si queda alguna duda, envuelve un dibujo de un mate. ”

momento, y considerado el “más cool” de París en 2024 por la revista *TimeOut*.

Sus espectáculos están inspirados en sus experiencias, aunque aclara: “Nadie me cree cuando cuento cosas sobre mi vida”. Stirman dejó la Argentina en 1978. Su familia, de origen judío pero atea, estaba “marcada” por tener vínculos con el Partido Comunista, pero él no se fue sólo por el clima terrible de la dictadura. Se quería ir. Trabajó como acupunturista en España, donde lo recibió una prima con sus amigos, y una ciudad chica que lo adoptó como médico. “Hay quienes me adjudicaron un milagro por curar a alguien”. Fue ahí que, a partir de su habilidad manual, comenzó a fabricar sus primeras marionetas.

Entrados los 80, un amigo compatriota médico lo invitó a venir a París, y aquí frecuentó círculos médicos, estudió francés y coqueteó con la neurociencia, pero lo que le dio independencia económica fue plantarse en Saint-Germain-des-Prés con su “Theatre callejero”. Desde entonces, viajó por toda Europa y algo de

África con sus diez shows de marionetas y con su dúo de clown. Toda una vida para analizar sus dos culturas. “Creo que entre los argentinos y los franceses hay algo muy fuerte. Tanto los franceses como los argentinos creemos ser el centro del mundo. Pero hay una cosa que nos diferencia: es que los franceses no lo son”, dice y sonríe.

¿Saca el pasaje Stirman? No, tiene la solución: enviar a otro amigo suyo para sentir que algo de él sí está representado en la mesa. “No, Diego” dicen los organizadores del reencuentro de vóley desde Buenos Aires. Si él no puede estar, no vale enviar a otra persona. “Los entiendo, ellos se reúnen ahí porque es la vida de ellos y ya no es más la mía. Con la distancia, es difícil emprender algo en común.” El marionetista convoca a Borges para superar la frustración: la amistad no necesita frecuencia, recuerda. Él sabe que se cuentan con los dedos de una mano. Con ellos, pueden hablar en señas y se conocen las contraseñas. Agarra su teléfono y llama a uno •



NOTA EN ESPAÑOL

Fotos : Gary Collins - Mayte Pacheco



VOISIN, VOISINE

LE GVESSO ET L'INFINI

Nicolas Zeisler

Au commencement, il y eût une pizza puis des discussions échevelées sur l'œuvre labyrinthique de Jorge Luis Borges et un nombre important de *Dry Martini*. En toile de fond de cette histoire d'amitié ? Une Buenos Aires qui n'existe plus, celle de l'Hôtel Plaza et de quelques personnages qui ont fait de l'art d'être inutile leur devise. Hommage au meilleur d'entre nous.

À chaque fois que j'entends l'expression "le métier de vivre", je pense "il y a des boulots pas possibles". On t'a jeté là, dans le monde, sans un mot d'explication ni mode d'emploi, et te voilà ballotté comme une coquille de noix sur un océan pas si Pacifique que ça. Parfois, deux naufragés se retrouvent sur la même île et tu comprends que l'Autre dispose du pouvoir de te sauver. Un soir de janvier 2015, je suis descendu chercher une pizza et j'ai trouvé un Ami. Au départ, je ne comprenais pas trop ce qu'il marmonnait. Je suis dur de la feuille et il parlait bas, en avalant les syllabes plus souvent qu'à son tour. On parlait, malgré tout, sans s'attacher aux mots qui sortaient de nos bouches rendues pâteuses par le vin. Soudain, cet homme, qui avait plusieurs bouteilles d'avance sur le reste de l'humanité, s'est mis à s'exprimer dans plusieurs langues *allo stesso tempo*. À l'image des difficultés rencontrées par Funes el Memorioso, le personnage d'un conte de Borges, qui se souvient de tout et donc de rien, ce feu d'artifice

idiomatique ne facilitait guère la compréhension. Cela ne m'a pas empêché de saisir qu'il tenait le chamamé et le tango – les deux spécialités de la maison, avec la pizza – en piètre estime.

Le monde vient à lui

Il y a des moments dans la vie où tu te rends compte que tu fais fausse route. Tu as sondé le fond de ton âme et une petite voix t'a soufflé que tu étais en train de trahir ton destin ou l'enfant que tu as été, ce qui revient au même. Les angoisses nocturnes et les intestins bloqués sont d'autres signaux qui ne trompent pas. Je venais d'arriver à Buenos Aires et tentais de me libérer d'un pesant sentiment de pauvreté existentielle. Presque dix ans plus tard, je crois que mon ami m'a aidé à remonter la pente. Et lui ? Quelle force l'a poussé à quitter son Corrientes natal – larges pelouses, esprits étroits –, puis Buenos Aires, pour faire le tour des villes européennes, et revenir à la case départ sans un sou en poche, la tête

pleine de souvenirs et un ami dans chaque port ? Au XVIII^e siècle, les voyageurs allaient se cultiver en parcourant le grand livre du monde. Peut-être que celui-ci n'a fait qu'aller voir ailleurs s'il y était. A-t-il réussi à se semer lui-même en déménageant ? S'apprête-t-il à repartir pour une dernière campagne ? "Trop tard", répond-il en haussant les épaules.

Désormais, c'est le monde qui vient à lui. Aucun voyageur n'arrive à Buenos Aires en passant. Lorsque le bateau jette l'ancre ou que l'avion se pose sur la piste, c'est terminus tout le monde descend. La ville est peuplée d'un tas de gens curieux à la recherche d'une seconde chance ou d'une autre vie. Français, Italiens, Hollandais, Anglais, Vénézuéliens... Mon ami les accepte tous, y compris les pique-assiettes et les tapeurs, bien qu'il distingue certains élus du titre honorifique de "Señor". Ceux-là, et je crois pouvoir parler en leur nom, lui reconnaissent une morale aristocratique qui s'articule autour de deux piliers. Le premier : faire face, quelle que soit la situation. Le second : savoir vivre, c'est-à-dire savoir rendre à chacun ce qui lui est dû, et même un peu plus, avec toute la bonne grâce possible.

“ On pourrait croire que mon ami est un produit du monde d'hier, un fossile antimoderne qui prendrait plaisir à enfiler le costume de l'empêcheur de tourner en rond. ”

Montherlant écrivait que les jeunes gens n'ont pas besoin de maîtres à se conduire. Peu importe ce que pense mon ami. Pendant que le troupeau remontait les boulevards, hypnotisé par les lumières maléfiques des boutiques et des écrans, il m'a guidé à travers les chemins noirs. Ensemble nous avons exploré les interstices de la grande ville. Dans la mégapole, personne ne te connaît ni te reconnaît. Seuls quelques-uns échappent à l'anonymat. Des personnages. Je ne sais pas de qui ni de quoi mais mon ami en est un. J'appelle des témoins au bar. Celui de l'Hôtel Plaza à Retiro, aujourd'hui disparu, où les garçons le traitaient comme un ami

de la famille et lui apportaient son drink préféré, à base de gin ou de martini, parfois les deux, sans qu'il ait besoin de lever le petit doigt. C'est un exemple parmi d'autres. La liste de ses repaires est longue comme l'avenue Corrientes.

Un produit du monde d'hier

Un souvenir me revient en mémoire. Les jours de pluie, il enfilait son costume noir – "de Milano, Señor" – et sillonnait la ville, un concerto de Paganini dans les oreilles. Une fois sur deux, un bandit de grand chemin tentait de lui subtiliser son portable. Il le lui remettait en le vouvoyant, le regard chargé de mépris, ce qui ne manquait pas de stupéfier son agresseur. Est-il seulement conscient que chacun de ses actes fait de sa vie une œuvre d'art, c'est-à-dire quelque chose d'unique et non répliquable ?

Il faut dire que mon ami fait profession d'artiste. Je l'ai vu assembler des centaines de petits cercles pour le compte d'un mystérieux commanditaire ou peindre un paysage des Esteros del Iberá sur le mur d'une pizzeria. Il n'est pas ce qu'on appelle un « individu utile ». On ne sait pas trop quoi faire de ses œuvres. Alors, on les pose dans les salons ou les galeries. Puis, on les

regarde en se demandant si l'on doit crier au fou ou au génie. Il ne vend pas de produit, consomme peu, méprise la publicité, n'appartient à aucune école et n'a pas de message pour la postérité. L'issue de son procès en inutilité ne fait aucun doute. Oui, mais voilà, ce qui ne sert à rien, c'est parfois ce qui sert le plus. Il faut voir ses œuvres mais surtout le voir à l'œuvre pour le comprendre. Certains disent qu'il a une descente de cosaque. Un jour, je lui ai dit que l'alcool soutient ceux qui souffrent d'exister. "C'est vrai que je force parfois sur le gin. C'est si bon", a-t-il admis en me riant au nez.

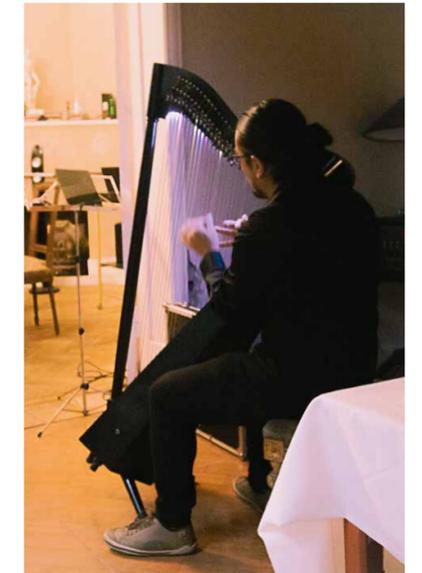
On pourrait croire que mon ami est un produit du monde d'hier, une sorte de

fossile antimoderne qui prendrait plaisir à enfiler le costume de l'empêcheur de tourner en rond. Je crois à l'inverse que le contemporain est celui qui ne se laisse pas aveugler par la lumière du temps présent, celui qui sait en voir toute l'obscurité. Certains soirs, il brandit son poing en direction du ciel et, devant l'Éternité ou le Néant, exige que le Grand Architecte revoie sa copie. Ce qui ne l'empêche pas de sentir, comme Borges, sans doute son compagnon de route préféré, que la beauté et le bonheur ne sont pas rares.

La vie a beau être un angoissant labyrinthe – on entre dans une pièce, deux portes, on en ouvre une, on arrive dans une nouvelle pièce, deux autres portes, et ça continue comme ça jusqu'à ce que la Faucheuse nous délivre –, pas un jour ne passe sans que nous ne soyons, un instant, au paradis. Au paradis, c'est-à-dire en bonne compagnie, entrañas y papitas dans l'assiette, une coupe de rouge bien remplie, à refaire le monde entre le Gvesso et l'infini •

Top Chef

Non content de hanter les nuits portègnes, le Señor Gvesso exerce également ses talents derrière les fourneaux. Le principe ? Des dîners privés, sur commande, chez lui, avec un groupe de musique qui joue des classiques en toile de fond. Au menu: une cuisine italo-argentine à base de produits de saison et d'ingrédients de qualité. Cette entrée en matière vous a mis l'eau à la bouche ? N'hésitez pas à contacter le chef au : +5491125470500



Dans les dîners gastronomiques organisés chez le Señor Gvesso, toutes sortes de musiciens s'invitent au décor de cette expérience unique.



En Bordeaux, un partido de pétanque, este infaltable de las salidas entre copains. Foto: Juan Tello Molinare.

BUENOSAIRESconnect

Guía online de la ciudad



**LOS MEJORES PLANES:
SELECCIÓN DE LUGARES,
IDEAS DE SALIDAS Y
COSTUMBRES LOCALES**

**¡ORGANIZAMOS FIESTAS
PARA QUE NUESTRO
PÚBLICO SE CONOZCA!**

**TENEMOS UNA
NEWSLETTER MENSUAL.
¡ANOTATE EN LA PÁGINA!**

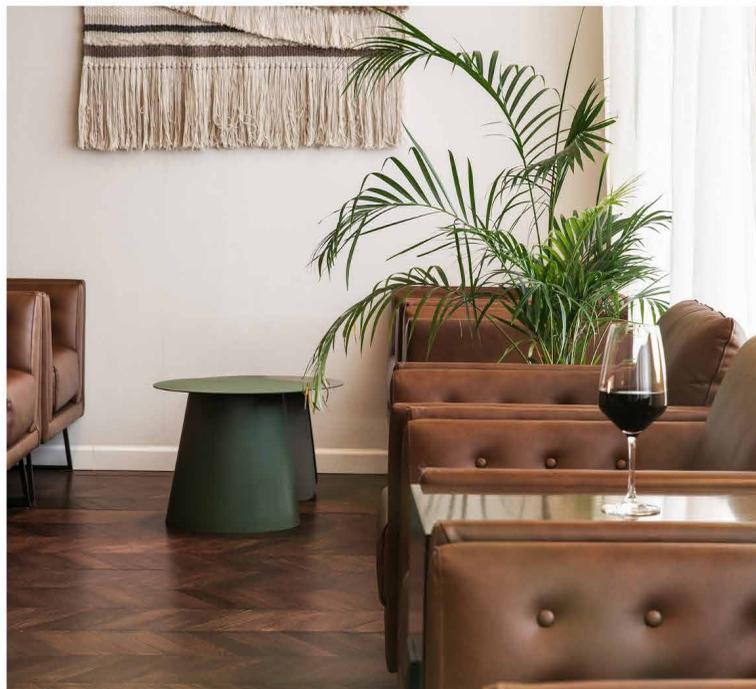
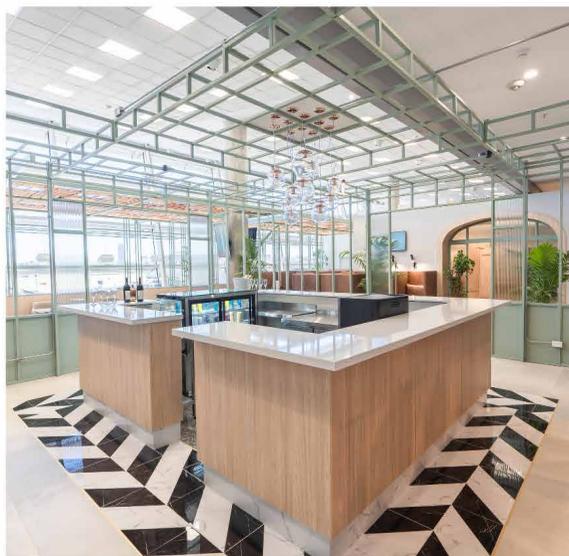
 <https://buenosairesconnect.com/>

 @buenosairesconnect



*Un
bon voyage*

**commence dans un
lieu d'exception.**



Profitez d'un espace conçu pour votre confort et votre bien-être avant votre prochain voyage.

Grâce à Priority Pass, DragonPass et d'autres programmes exclusifs, nos salons offrent une atmosphère raffinée pour ceux qui recherchent détente et sérénité.

Retrouvez nos salons dans les aéroports de :

Bariloche · Buenos Aires (Aeroparque & Ezeiza) · Comodoro Rivadavia · Córdoba · Iguazú · Jujuy · Mendoza · Rosario · Salta.



AMAE
LOUNGE

www.amaelounge.com